

12314.C.48

L'INGÉNU,

HISTOIRE

VERITABLE,

Tirée de Manuscrits du Père
Quesnel.

Par M. DE VOLTAIRE.



A GENEVE.

1767.



T A B L E D E S C H A P I T R E S.

CHAP. I. *Comment le Prieur de Nôtre Dame de la Montagne & Mlle. sa sœur rencontrèrent un Huron.*

Page 1

CHAP. II. *Le Huron nommé l'Ingénu connu de ses parents.* 13

CHAP. III. *Converti.* - 20

CHAP. IV. *Batisé.* - 26

CHAP. V. *L'Ingénu amoureux.* 32

CHAP. VI. *Il court chez sa maîtresse, & devient furieux.* - 38

CHAP. VII. *Repousse les Anglais.* 43

CHAP. VIII. *Il va en Cour, soupe en chemin avec des Huguenots.* 49

CHAP. IX. *Son arrivée à Versailles. Sa réception à la Cour.* 54

CHAP. X. *L'Ingénu enfermé à la Bastille avec un Janseniste.* 60.

CHAP. XI. *Comment il développe son génie.* 69

CHAP.

iv TABLE DES CHAPITRES.

CHAP. XII. <i>Ce qu'il pense des pieces de Théatre.</i>	75
CHAP. XIII. <i>La belle St. Yves va à Versailles.</i>	78
CHAP. XIV. <i>Progrès de l'esprit de l'In-génue.</i>	86
CHAP. XV. <i>La belle St. Yves résiste à des propositions délicates.</i>	90
CHAP. XVI. <i>Elle consulte un Jésuite.</i>	95
CHAP. XVII. <i>Elle succombe par vertu.</i>	99
CHAP. XVIII. <i>Elle délivre son amant & un Janséniste.</i>	103
CHAP. XIX. <i>L'Ingenue, la belle St. Yves & leurs parents sont rassemblés.</i>	109
CHAP. XX. <i>La belle St. Yves meurt, & ce qui en arrive.</i>	121

L'INGENU.

CHAPITRE PREMIER.

Comment le Prieur de Nôtre Dame de la Montagne & Mademoiselle sa sœur rencontrèrent un Huron.

UN jour St. Dunstan Irlandais de nation & Saint de profession, partit d'Irlande sur une petite montagne qui vogua vers les côtes de France, & arriva par cette voiture à la baie de St. Malo. Quand il fut à bord, il donna la bénédiction à sa montagne, qui lui fit de profondes réverences, & s'en retourna en Irlande par le même chemin qu'elle était venue.

Dunstan fonda un petit prieuré dans ces quartiers là, & lui donna le nom de prieuré de la montagne, qu'il porte encor, comme un chacun sçait.

A

En

En l'année 1689, le 15. Juillet au soir, l'Abbé de Kerkabon, prieur de notre Dame de la Montagne, se promenait sur le bord de la mer avec Mademoiselle de Kerkabon sa sœur pour prendre le frais. Le prieur déjà un peu sur l'âge était un très bon ecclésiastique, aimé de ses voisins, après l'avoir été autrefois de ses voisines. Ce qui lui avait donné surtout une grande considération, c'est qu'il était le seul bénéficié du païs qu'on ne fût pas obligé de porter dans son lit quand il avait soupé avec ses confrères. Il savait assez honnêtement de Théologie; & quand il était las de lire St. Augustin, il s'amusait avec Rabelais; aussi tout le monde disait du bien de lui.

Madlle. de Kerkabon, qui n'avait jamais été mariée, quoiqu'elle eût grande envie de l'être, conservait de la fraicheur à l'âge de quarante-cinq ans; son caractère était bon & sensible, elle aimait le plaisir & était dévote.

Le Prieur disait à sa sœur en regardant la mer: Hélas! c'est ici que s'embarqua notre pauvre frère avec notre chère belle-sœur Mad. de Kerkabon sa femme sur la frégate l'Hirondelle en 1669, pour aller servir

vir en Canada. S'il n'avait pas été tué, nous pourrions espérer de le revoir encore.

Croyez-vous, disait Madlle. de Kerka-bon, que notre belle-sœur ait été mangée par les Iroquois comme on nous l'a dit ? Il est certain que si elle n'avait pas été mangée, elle ferraît revenue au païs. Je la pleurerai toute ma vie ; c'était une femme charmante ; & notre frère qui avait beaucoup d'esprit aurait fait assurément une grande fortune.

Comme ils s'attendrissaient l'un & l'autre à ce souvenir, ils virent entrer dans la baie de Rence un petit bâtiment qui arrivait avec la marée ; c'était des Anglais qui venaient vendre quelques denrées de leur païs. Ils sautèrent à terre sans regarder Mr. le Prieur ni Mlle. sa sœur, qui fut très choquée du peu d'attention qu'on avait pour elle.

Il n'en fut pas de même d'un jeune homme très bien fait, qui s'élança d'un saut par dessus la tête de ses compagnons, & se trouva vis-à-vis Mademoiselle. Il lui fit un signe de tête, n'étant pas dans l'usage de faire la révérence. Sa figure & son ajustement attirèrent les regards du frère & de la sœur. Il était nu-tête, & nu-jam-

bes, les pieds chaussés de petites sandales; le chef orné de longs cheveux en tresses, un petit pourpoint qui serrait une taille fine & dégagée; l'air martial & doux. Il tenait dans sa main une petite bouteille d'eau des Barbades, & dans l'autre une espèce de bourse dans laquelle était un gobelet & de très bon biscuit de mer. Il parlait Français fort intelligiblement. Il présenta de son eau des Barbades à Mlle. de Kerkabon & à Mr. son frère; il en bût avec eux; il leur en fit reboire encor, & tout cela d'un air si simple & si naturel que le frère & la sœur en furent charmés. Ils lui offrirent leurs services, en lui demandant qui il était & où il allait. Le jeune homme leur répondit qu'il n'en savait rien, qu'il était curieux, qu'il avait voulu voir comment les côtes de France étaient faites, qu'il était venu, & allait s'en retourner.

Mr. le Prieur jugeant à son accent qu'il n'était pas Anglais, prit la liberté de lui demander de quel païs il était. Je suis Huron, lui répondit le jeune homme.

Mlle. de Kerkabon étonnée & enchantée de voir un Huron qui lui avait fait des politesses, pria le jeune homme à souper; il ne se fit pas prier deux fois, & tous trois
allèrent

allèrent de compagnie au prieuré de notre Dame de la Montagne.

La courte & ronde demoiselle le regardait de tous ses petits yeux, & disait de temps en temps au prieur, Ce grand garçon là a un tein de lys & de rose ! qu'il a une belle peau pour un Huron ; Vous avez raison, ma sœur, disait le prieur. Elle faisait cent questions coup sur coup, & le voyageur répondait toujours fort juste.

Le bruit se répandit bientôt qu'il y avait un Huron au prieuré. La bonne compagnie du canton s'empressa d'y venir souper. L'Abbé de St. Yves y vint avec Mlle. sa sœur, jeune Basse Brette, fort jolie & très bien élevée. Le Bailly, le receveur des tailles & leurs femmes furent du souper. On plaça l'étranger entre Mlle. de Kerka-bon & Mlle. de St. Yves. Tout le monde le regardait avec admiration ; tout le monde lui parlait & l'interrogeait à la fois ; le Huron ne s'en émouvait pas. Il semblait qu'il eût pris pour sa dévise celle de My-lord Bolingbroke : *nihil admirari*. Mais à la fin excédé de tant de bruit, il leur dit avec assez de douceur, mais avec un peu de fermeté, Messieurs, dans mon païs on

parle l'un après l'autre ; comment voulez-vous que je vous réponde quand vous m'empêchez de vous entendre ? La raison fait toujours rentrer les hommes en eux-mêmes pour quelques moments. Il se fit un grand silence. Mr. le Bailly qui s'emparait toujours des étrangers dans quelque maison qu'il se trouvat, & qui était le plus grand questioneur de la province, lui dit en ouvrant la bouche d'un demi-pied, Mr. comment vous nommez-vous ? On m'a toujours appellé l'Ingénu, reprit le Huron, & on m'a confirmé ce nom en Angleterre, parce que je dis toujours naïvement ce que je pense, comme je fais tout ce que je veux.

Comment étant né Huron avez-vous pu, Monsieur, venir en Angleterre ? C'est qu'on m'y a mené ; j'ai été fait dans un combat prisonnier par les Anglais après m'être assez bien défendu ; & les Anglais qui aiment la bravoure, parce qu'ils sont braves & qu'ils sont aussi honnêtes que nous, m'ayant proposé de me rendre à mes parents ou de venir en Angleterre, j'acceptai le dernier parti, parce que de mon naturel j'aime passionément à voir du pais.

Mais,

Mais, Monsieur, dit le Bailly, avec son ton imposant, comment avez-vous pu abandonner ainsi père & mère ? C'est que je n'ai jamais connu ni père ni mère, dit l'étranger. La compagnie s'attendrit, & tout le monde répétait, *ni père ni mère !* Nous lui en servirons, dit la maîtresse de la maison à son frère le prieur ; que ce Monsieur le Huron est intéressant ! L'Ingénu la remercia avec une cordialité noble & fière, & lui fit comprendre qu'il n'avait besoin de rien.

Je m'aperçois, Mr. l'Ingénu, dit le grave Bailly, que vous parlez mieux Français qu'il n'appartient à un Huron. Un Français, dit-il, que nous avions pris dans ma grande jeunesse en Huronie, & pour qui je conçus beaucoup d'amitié, m'enseigna sa langue ; j'apprends très vite ce que je veux apprendre. J'ai trouvé en arrivant à Plimouth un de vos Français réfugiés que vous appelez huguenots, je ne sais pourquoi : il m'a fait faire quelques progrès dans la connaissance de votre langue ; & dès que j'ai pu m'exprimer intelligiblement, je suis venu voir votre païs, parce que j'aime assez les Français quand ils ne font pas trop de questions.

L'Abbé de St. Yves malgré ce petit avertissement lui demanda laquelle des trois langues lui plaisait davantage, la Hurone, l'Anglaise ou la Française ? La Hurone, sans contredit, répondit l'Ingénu. Est-il possible ? s'écria Mlle. de Kerkabon ; j'avais toujours crue que la Française était la plus belle de toutes les langues après le Bas-Breton.

Alors ce fut à qui demanderait à l'Ingénu, comment on disoit en Huron du tabac, & il répondait *Taya* ; comment on disait manger, & il répondait *Effenten*. Mlle. de Kerkabon voulut absolument savoir comment on disait faire l'amour, il lui répondit *Trovander* (*), & soutint non sans apparence de raison que ces mots là valaient bien les mots Français & Anglais qui leur correspondaient. *Trovander* parut très joli à tous les convives.

Mr. le Prieur qui avait dans sa bibliothèque la grammaire Hurone dont le révérend père Sagar Théodat récolet, fameux missionnaire, lui avait fait présent, sortit de table un moment pour l'aller consulter. Il revint tout haletant de tendresse

(*) Tous ces noms sont en effet Hurons.

& de joye. Il reconnut l'Ingénu pour un vrai Huron. On disputa un peu sur la multiplicité des langues, & on convint que sans l'avanture de la tour de Babel toute la terre aurait parlé Français.

L'interrogant Bailly qui jusques là s'était défié un peu du personnage, conçut pour lui un profond respect ; il lui parla avec plus de civilité qu'auparavant, de quoi l'Ingénu ne s'aperçut pas.

Mlle. de St. Yves était fort curieuse de savoir comment on faisait l'amour au païs des Hurons ? En faisant de belles actions, répondit-il, pour plaire aux personnes qui vous ressemblent. Tous les convives applaudirent avec étonnement. Mlle. de St. Yves rougit, & fut fort aise. Mlle. de Ker-kabon rougit aussi, mais elle n'était pas si aise ; elle fut un peu piquée que la galanterie ne s'adressat pas à elle, mais elle était si bonne personne que son affection pour le Huron n'en fut point du tout altérée. Elle lui demanda avec beaucoup de bonté, combien il avait eu de maîtresses en Huronie ? Je n'en ai jamais eu qu'une, dit l'Ingénu ; c'était Madlle. Abacaba la bonne amie de ma chère nourrice ; les joncs ne sont pas plus droit, l'hermine n'est pas plus

plus blanche, les moutons sont moins doux, les aigles moins fiers, & les cerfs ne sont pas si légers que l'était Abacaba. Elle poursuivait un jour un lièvre dans notre voisinage, environ à cinquante lieues de notre habitation. Un Algonquin mal élevé qui habitait cent lieues plus loin, vint lui prendre son lièvre ; je le fus, j'y courus, je terrassai l'Algonquin d'un coup de mas-fuë, je l'amenai aux pieds de ma maîtresse pieds & poings liés. Les parents d'Abacaba voulurent le manger, mais je n'eus jamais de goût pour ces sortes de festins ; je lui rendis sa liberté, j'en fis un ami. Abacaba fut si touchée de mon procédé qu'elle me préféra à tous ses amants. Elle m'aimerait encor si elle n'avait pas été mangée par un ours. J'ai puni l'ours, j'ai porté longtemps sa peau, mais celle ne m'a pas consolé.

Mlle. de St. Yves à ce récit sentait un plaisir secret d'apprendre que l'Ingénu n'avait eu qu'une maîtresse, & qu'Abacaba n'était plus ; mais elle ne démêlait pas la cause de son plaisir. Tout le monde fixait les yeux sur l'Ingénu ; on le louait beaucoup d'avoir empêché ses camarades de manger un Algonquin.

L'impi-

L' I N G E N U . II

L'impitoyable Bailly qui ne pouvait réprimer sa fureur de questionner, poussa enfin la curiosité jusqu'à s'informer de quelle religion était Mr. le Huron ? s'il avait choisi la religion Anglicane ou la Gallicane, ou la Huguenote. Je suis de ma religion, dit-il, comme vous de la vôtre. Hélas ! s'écria la Kerkabon, je vois bien que ces malheureux Anglais n'ont pas seulement songé à le baptiser. Eh mon Dieu, disait Mlle. de St. Yves, comment se peut-il que les Hurons ne soient pas Catholiques ? est-ce que les RR. PP. Jésuites ne les ont pas tout convertis ? L'Ingénue l'affura que dans son pays on ne convertissait personne ; que jamais un vrai Huron n'avait changé d'opinion, & que même il n'y avait point dans sa langue de terme qui signifiait inconstance. Ces derniers mots plurent extrêmement à Mlle. de St. Yves.

Nous le baptiserons, nous le baptiserons, disait la Kerkabon à Mr. le Prieur, vous en aurez l'honneur, mon cher frère, je veux absolument être sa marraine ; Mr. l'Abbé de St. Yves le présentera sur les fonts : ce sera une cérémonie bien brillante, il en sera parlé dans toute la basse

Bretagne,

Bretagne, & celà nous fera un honneur infini. Toute la compagnie seconde la maîtresse de la maison ; tout les convives criaient, nous le batiserons. L'Ingénu répondit qu'en Angleterre on laissait vivre les gens à leur fantaisie. Il témoigna que la proposition ne lui plaisait point du tout, & que la loi des Hurons valait pour le moins la loi des bas Bretons ; enfin, il dit qu'il repartait le lendemain. On acheva de vider sa bouteille d'eau des Barbades, & chacun s'alla coucher.

Quand on eut reconduit l'Ingénu dans sa chambre, Mlle. de Kerkabon & son amie Mlle. de St. Yves, ne purent se tenir de regarder par le trou d'une large ferrure pour voir comment dormait un Huron. Elles virent qu'il avait étendu la couverture du lit sur le plancher, & qu'il reposait dans la plus belle attitude du monde.

CHAPITRE SECOND.

Le Huron nommé l'Ingénu reconnu de ses parents.

L'Ingénu, selon sa coutume, s'éveilla avec le soleil au chant du coq, qu'on appelle en Angleterre & en Huronie, la trompette du jour. Il n'était pas comme la bonne compagnie qui languit dans un lit oiseux, jusqu'à ce que le soleil ait fait la moitié de son tour, qui ne puit ni dormir ni se lever, qui perd tant d'heures précieuses dans cet état mitoyen entre la vie & la mort, & qui se plaint encore que la vie est trop courte.

Il avait déjà fait deux ou trois lieuës, il avait tué trente pièces de gibier à balle seule, lorsqu'en rentrant il trouva Mr. le Prieur de notre Dame de la Montagne & sa discrete sœur, se promenant en bonnet de nuit dans leur petit jardin. Il leur présenta toute sa chasse, & en tirant de sa chemise

chemise une espèce de petit talisman qu'il portait toujours à son cou, il les pria de l'accepter en reconnaissance de leur bonne réception ; c'est ce que j'ai de plus précieux, leur dit-il ; on m'a assuré que je serais toujours heureux tant que je porterai ce petit brimborion sur moi, & je vous le donne afin que vous soyez toujours heureux.

Le Prieur & Mdile. sourirent avec attendrissement de la naïveté de l'Ingénu. Ce présent consistait en deux petits portraits assez mal faits, attachés ensemble avec une courroie fort grasse.

Mlle. de Kerkabon lui demanda s'il y avait des peintres en Huronie ? Non, dit l'Ingénu, cette rareté me vient de ma nourrice ; son mari l'avait eu par conquête en dépouillant quelques Français du Canada qui nous avaient fait la guerre ; c'est tout ce que j'en ai fçu.

Le Prieur regardait attentivement ces portraits ; il changea de couleur, il s'émut, ses mains tremblèrent ; Par nôtre Dame de la Montagne, s'écria-t-il, je crois que voilà le visage de mon frère le Capitaine & de sa femme. Mlle. après les avoir confi-

considérés avec la même émotion, en jugea de même. Tous deux étaient saisis d'étonnement & d'une joie mêlée de douleur, tous deux s'attendrissaient, tous deux pleuraient, leur cœur palpitait, ils poussaient des cris, ils s'arrachaient les portraits, chacun d'eux les prenait & les rendait vingt fois en une seconde ; ils dévoraient des yeux les portraits & le Huron ; ils lui demandaient l'un après l'autre, & tous deux à la fois, en quel lieu, en quel temps, comment ces signatures étaient tombées entre les mains de sa nourrice ; ils rapprochaient, ils comptaient les temps depuis le départ du Capitaine ; ils se souvenaient d'avoir eu nouvelle qu'il avait été jusqu'au pays des Hurons, & que depuis ce temps, ils n'en avaient jamais entendu parler.

L'Ingénu leur avait dit qu'il n'avait connu ni père ni mère. Le Prieur qui était homme de sens, remarqua que l'Ingénu avait un peu de barbe ; il savait très bien que les Hurons n'en ont point. Son menton est cotoné, il est donc fils d'un homme d'Europe. Mon frère & ma belle-sœur ne parurent plus après l'expédition contre les Hurons en 1669. Mon neveu devait

devait alors être à la mammelle ; la nourrice Hurone lui a sauvé la vie & lui a servi de mère ; enfin après cent questions & cent réponses, le Prieur & sa sœur concilurent que le Huron était leur propre neveu. Ils l'embrassaient en versant des larmes ; & l'Ingénue riait, ne pouvant s'imaginer qu'un Huron fût neveu d'un Prieur bas Breton.

Toute la compagnie descendit ; Mr. de St. Yves qui était grand phisionomiste, compara les deux portraits avec le visage de l'Ingénue ; il fit très habilement remarquer qu'il avait les yeux de sa mère, le front & le nez de feu Mr. le Capitaine de Kerkabon, & des joues qui tenaient de l'un & de l'autre.

Mlle. de St. Yves qui n'avait jamais vu le père ni la mère, assura que l'Ingénue leur ressemblait parfaitement. Ils admiraient tous la providence & l'enchaînement des événements de ce monde. Enfin, on était si persuadé, si convaincu de la naissance de l'Ingénue, qu'il consentit lui-même à être neveu de Mr. le Prieur, en disant qu'il aimait autant l'avoir pour son oncle qu'un autre.

On

On alla rendre grace à Dieu dans l'Eglise de notre Dame de la Montagne, tandis que le Huron d'un air indifférent s'amusait à boire dans la maison.

Les Anglais qui l'avaient amené, & qui étaient prêts à mettre à la voile, vinrent lui dire qu'il était temps de partir. Apparemment, leur dit-il, que vous n'avez pas retrouvé vos oncles & vos tantes ; je reste ici, retournez à Plimouth, je vous donne toutes mes hardes, je n'ai plus besoin de rien au monde, puisque je suis le neveu d'un Prieur. Les Anglais mirent à la voile, en se souciant fort peu que l'Ingénu eût des parents ou non en basse Bretagne.

Après que l'oncle, la tante & la compagnie eurent chanté le *Te Deum*, après que le Bailly eut encor accablé l'Ingénu de questions, après qu'on eût épuisé tout ce que l'étonnement, la joye, la tendresse peuvent faire dire, le Prieur de la Montagne & l'Abbé de St. Yves conclurent à faire batiser l'Ingénu au plus vite. Mais il n'en était pas d'un grand Huron de vingt-deux ans comme d'un enfant qu'on régénère sans qu'il en sache rien. Il fallait l'instruire, & cela paraissait difficile ;

B

car

car l'Abbé de St. Yves supposait qu'un homme qui n'était pas né en France n'avait pas le sens commun.

Le Prieur fit observer à la compagnie, que si en effet Monsieur l'Ingénu son neveu n'avait pas eu le bonheur de naître en basse Bretagne, il n'en avait pas moins d'esprit ; qu'on en pouvait juger par toutes ses réponses, & que sûrement la nature l'avait beaucoup favorisé, tant du côté paternel que du maternel.

On lui demanda d'abord s'il avait jamais lu quelque livre ? il dit qu'il avait lu Rabelais traduit en Anglais, & quelques morceaux de Shakespeare qu'il savait par cœur ; qu'il avait trouvé ses livres chez le Capitaine du vaisseau, qui l'avait amené de l'Amérique à Plimouth, & qu'il en était fort content. Le Bailly ne manqua pas de l'interroger sur ces livres. Je vous avoue, dit l'Ingénu, que j'ai cru en deviner quelque chose, & que je n'ai pas entendu le reste.

L'Abbé de St. Yves à ce discours fit réflexion que c'était ainsi que lui-même avait toujours lu, & que la plupart des hommes ne lisraient guères autrement.

Vous

Vous avez sans doute lu la Bible, dit-il au Huron. Point du tout, Monsieur l'Abbé; elle n'était pas parmi les livres de mon Capitaine; je n'en ai jamais entendu parler. Voilà comme sont ces maudits Anglais, criait Mlle. Kerkabon; ils feront plus de cas d'une pièce de Shakespeare, d'un plumb-pouding & d'une bouteille de rum que du Pentateuque. Auffi n'ont-ils jamais converti personne en Amérique. Certainement ils sont maudits de Dieu; & nous leur prendrons la Jamaique & la Virginie avant qu'il soit peu de temps.

Quoi qu'il en soit, on fit venir le plus habile tailleur de St. Malo pour habiller l'Ingénu de pied en cap. La compagnie se sépara, le Bailly alla faire ses questions ailleurs. Mlle. de St. Yves en partant se retourna plusieurs fois pour regarder l'Ingénu, & il lui fit des réverences plus profondes qu'il n'en avait jamais fait à personne en sa vie.

Le Bailly avant de prendre congé présenta à Mademoiselle de St. Yves un grand nigaut de fils qui sortait du collége; mais à peine le regarda-t-elle, tant elle était occupée de la politesse du Huron.

CHAPITRE TROISIEME.

Le Huron nommé l'Ingénu, converti.

Monsieur le Prieur voyant qu'il était un peu sur l'âge, & que Dieu lui envoyait un neveu pour sa consolation, se mit en tête qu'il pourrait lui résigner son bénéfice s'il réussissait à la batiser & à le faire entrer dans les ordres.

L'Ingénu avait une mémoire excellente. La fermeté des organes de basse Bretagne, fortifiée par le climat du Canada, avait rendu sa tête si vigoureuse, que quand on frapait dessus, à peine le sentait-il ; & quand on gravait dedans, rien ne s'effaçait ; il n'avait jamais rien oublié. Sa conception était d'autant plus vive & plus nette, que son enfance n'ayant point été chargée des inutilités & des sottises qui accablent la notre, les choses entraient dans sa cervelle sans nuage. Le Prieur résolut enfin de lui faire lire le Nouveau Testament,

L'Ingénu

L'Ingénu le dévora avec beaucoup de plaisir ; mais ne sachant ni dans quel temps, ni dans quel païs toutes les avantures rapportées dans ce livre étaient arrivées, il ne douta point que le lieu de la scène ne fût en basse Bretagne ; & il jura qu'il couperait le nez & les oreilles à Caïphe & à Pilate, si jamais il rencontrait ces maraudeurs là.

Son oncle charmé de ces bonnes dispositions le mit au fait en peu de temps ; il loua son zèle, mais il lui aprit que ce zèle était inutile, attendu que ces gens-là étaient morts il y avait environ seize cent quatre-vingt-dix années. L'Ingénu sçut bientot presque tout le livre par cœur. Il proposait quelquefois des difficultés qui mettaient le Prieur fort en peine. Il était obligé souvent de consulter l'Abbé de St. Yves, qui ne sachant que répondre fit venir un Jésuite bas Breton pourachever la conversion du Huron.

Enfin, la grace opéra ; l'Ingénu promit de se faire Chrétien ; il ne douta pas qu'il ne dût commencer par être circomcis ; car, disait-il, je ne vois pas dans le livre qu'on m'a fait lire, un seul personnage qui

ne l'ait été ; il est donc évident que je dois faire le sacrifice de mon prépuce ; le plû-tot c'est le mieux. Il ne délibera point. Il envoya chercher le chirurgien du village, & le pria de lui faire l'opération, comptant réjouir infiniment Mlle. de Kerkabon & toute la compagnie, quand une fois la chose serait faite. Le frater, qui n'avait point encor fait cette opération, en avertit la famille, qui jeta les hauts cris. La bonne Kerkabon trembla que son neveu qui paraissait résolu & expéditif, ne se fit lui-même l'opération très mal adroitemeht, & qu'il n'en résultat de tristes effets, auxquels les Dames s'intéressent toujours par bonté d'ame.

Le Prieur redressa les idées du Huron ; il lui remontra que la circomcision n'était plus de mode, que le batême était beaucoup plus doux & plus salutaire, que la loi de grace n'était pas comme la loi de rigueur. L'Ingénu, qui avait beaucoup de bon sens & de droiture, disputa, mais reconnut son erreur, ce qui est assez rare en Europe aux gens qui disputent ; enfin, il promit de se faire batiser quand on voudrait.

Il fallait auparavant se confesser ; & c'était là le plus difficile. L'Ingénu avait toujours en poche le livre que son oncle lui avait donné. Il n'y trouvait pas qu'un seul Apôtre se fût confessé, & cela le rendait très rétif. Le Prieur lui ferma la bouche en lui montrant dans l'épitre de St. Jaques le mineur ces mots qui font tant de peine aux hérétiques, *confessez vous péchés les uns aux autres.* Le Huron se tut, & se confessa à un Récolet. Quand il eut fini, il tira le Récolet du confessional, & saisissant son homme d'un bras vigoureux, il se mit à sa place, & le fit mettre à genoux devant lui ; allons, mon ami, il est dit, *confessez vous les uns aux autres.* Je t'ai conté mes péchés, tu ne sortiras pas d'ici que tu ne m'ayes conté les tiens. En parlant ainsi il apuyait son large genou contre la poitrine de son adverse partie. Le Récolet pousse des hurlements qui font retentir l'église. On accourt au bruit, on voit le catéchumène qui gourmait le moine au nom de St. Jaques le mineur. La joie de batiser un bas Breton Huron & Anglais était si grande, qu'on passa par dessus ces singularités. Il y eut même beaucoup de

théologiens qui pensèrent que la confession n'était pas nécessaire, puisque le batême tenait lieu de tout.

On prit jour avec l'Evêque de St. Malo, qui flatté, comme on le peut croire, de batiser un Huron, arriva dans un pompeux équipage suivi de son clergé. Mlle. de St. Yves en bénissant Dieu mit sa plus belle robe, & fit venir une coiffeuse de St. Malo, pour briller à la cérémonie. L'interrogant Bailly accourut avec toute la contrée. L'église était magnifiquement parée. Mais quand il fallut prendre le Huron pour le mener aux fonts baptismaux, on ne le trouva point.

L'oncle & la tante le cherchèrent partout. On crut qu'il était à la chasse selon sa coutume. Tous les conviés à la fête parcoururent les bois & les villages voisins ; point de nouvelles du Huron.

On commençait à craindre qu'il ne fût retourné en Angleterre. On se souvenait de lui avoir entendu dire qu'il aimait fort ce païs-là. Mr. le Prieur & sa sœur étaient persuadés qu'on n'y batisait personne, & tremblaient pour l'ame de leur neveu. L'Evêque était confondu & prêt à s'en retourner ;

retourner ; le Prieur & l'Abbé de St. Yves se désespéraient ; le Bailly interrogeait tous les passants avec sa gravité ordinaire. Mlle. de Kerkabon pleurait. Mlle. de St. Yves ne pleurait pas, mais elle pouffait de profonds soupirs qui semblaient témoigner son gout pour les sacrements. Elles se promenaient tristement le long des saules & des roseaux qui bordent la petite rivière de Rence, lorsqu'elles apperçurent au milieu de la rivière une grande figure assez blanche, les deux mains croisées sur la poitrine. Elles jettèrent un grand cri & se détournèrent. Mais la curiosité l'emportant bientôt sur toute autre considération, elles se coulèrent doucement entre les roseaux, & quand elles furent bien sûres de n'être point vues, elles voulurent voir de quoi il s'agissait.

CHAPITRE QUATRIÈME.

L'Ingénu batisé.

LE Prieur & l'Abbé étant accourus, demandèrent à l'Ingénu ce qu'il faisait là. Eh, parbleu, Messieurs, j'attends le batême. Il y a une heure que je suis dans l'eau jusqu'au cou, & il n'est pas honnête de me laisser morfondre.

Mon cher neveu, lui dit tendrement le Prieur, ce n'est pas ainsi qu'on batise en basse Bretagne ; reprenez vos habits & venez avec nous. Mlle. de St. Yves en entendant ce discours, disait tout bas à sa compagne, Mademoiselle, croyez-vous qu'il reprenne sitôt ses habits ?

Le Huron cependant repartit au Prieur, Vous ne m'en ferez pas accroire cette fois-ci comme l'autre ; j'ai bien étudié depuis ce temps là, & je suis très certain qu'on ne se batise pas autrement. L'Eunuque de la Reine Candace fut batisé dans un ruisseau ;

seau ; je vous défie de me montrer dans le livre que vous m'avez donné qu'on s'y soit jamais pris d'une autre façon. Je ne serai point batisé du tout, ou je le serai dans la rivière. On eut beau lui remontrer que les usages avaient changé. L'Ingénue était têtu, car il était Breton & Huron. Il revenait toujours, à l'eunuque de la Reine Candace. Et quoique Mlle. sa tante & Mlle. de St. Yves qui l'avaient observé entre les saules, fussent en droit de lui dire qu'il ne lui appartenait pas de citer un pareil homme, elles n'en firent pourtant rien ; tant était grande leur discrétion. L'Evêque vint lui-même lui parler, ce qui est beaucoup, mais il ne gagna rien ; le Huron disputa contre l'Evêque.

Montrez moi, lui dit-il, dans le livre que m'a donné mon oncle, un seul homme qui n'ait pas été batisé dans la rivière, & je ferai tout ce que vous voudrez.

La tante desespérée avait remarqué que la première fois que son neveu avait fait la révérence, il en avait fait une plus profonde à Mlle. de St. Yves qu'à aucune autre personne de la compagnie, qu'il n'avait pas même salué Mr. l'Evêque avec

ce

ce respect mêlé de cordialité qu'il avait témoigné à cette belle demoiselle. Elle prit le parti de s'adresser à elle dans ce grand embarras ; elle la pria d'interposer son crédit pour engager le Huron à se faire batiser de la même manière que les Bretons, ne croyant pas que son neveu pût jamais être chrétien, s'il persistait à vouloir être batisé dans l'eau courante.

Mlle. de St. Yves rougit du plaisir secret qu'elle sentait d'être chargée d'une si importante commission. Elle s'aprocha modestement de l'Ingénu, & lui serrant la main d'une manière tout-à-fait noble, Est-ce que vous ne ferez rien pour moi ? lui dit-elle ; & en prononçant ces mots elle baissait les yeux & les relevait avec une grace attendrissante. Ah ! tout ce que vous voudrez, Mademoiselle, tout ce que vous me commanderez, batême d'eau, batême de feu, batême de sang, il n'y a rien que je vous refuse. Mlle. de St. Yves eut la gloire de faire en deux paroles ce que ni les empressements du Prieur, ni les interrogations réitérées du Bailly, ni les raisonnements même de Mr. l'Evêque, n'avaient pu faire. Elle

sentit

sentit son triomphe ; mais elle n'en sentait pas encor toute l'étendue.

Le batême fut administré & reçu avec toute la décence, toute la magnificence, tout l'agrément possibles. L'oncle & la tante cédèrent à Mr. l'Abbé de St. Yves & à sa sœur l'honneur de tenir l'Ingénu sur les fonts. Mlle. de St. Yves rayonnait de joye de se voir maraine. Elle ne savait pas à quoi ce grand titre l'asservissait ; elle accepta cet honneur sans en connaître les fatales conséquences.

Comme il n'y a jamais eu de cérémonie qui ne fût suivie d'un grand diné, on se mit à table au sortir du batême. Les goguenards de basse Bretagne dirent qu'il ne fallait pas batiser son vin. Mr. le Prieur disait que le vin, selon Salomon, réjouït le cœur de l'homme. Mr. l'Evêque ajoutait que le Patriarche Juda devait lier son ânon à la vigne, & tremper son manteau dans le sang du raisin, & qu'il était bien triste qu'on n'en pût faire autant en basse Bretagne, à laquelle Dieu a dénié les vignes. Chacun tâchait de dire un bon mot sur le batême de l'Ingénu, & des galanteries à la maraine. Le Bailly,

toujours

toujours interrogant, demandait au Huron s'il serait fidèle à ses promesses ? Comment voulez-vous que je manque à mes promesses, répondit le Huron, puisque je les ai faites entre les mains de Mlle. de St. Yves ?

Le Huron s'échaufa ; il but beaucoup à la santé de sa maraine. Si j'avais été bâtié de votre main, dit-il, je sens que l'eau froide qu'on m'a versé sur le chignon m'aurait brûlé. Le Bailly trouva cela trop poétique, ne sachant pas combien l'allégorie est familière au Canada. Mais la maraine en fut extrêmement contente.

On avait donné le nom d'Hercule au bâtié. L'Evêque de St. Malo demandait toujours quel était ce patron dont il n'avait jamais entendu parler. Le Jésuite, qui était fort savant, lui dit, que c'était un Saint qui avait fait douze miracles. Il y en avait un treizième qui valait les douze autres, mais dont il ne convenait pas à un Jésuite de parler ; c'était celui d'avoir changé cinquante filles en femmes en une seule nuit. Un plaisant qui se trouva là, releva ce miracle avec énergie.

Toutes

Toutes les Dames baissèrent les yeux, & jugèrent à la physionomie de l'Ingénue qu'il était digne du Saint dont il portait le nom.

CHAPITRE CINQUIEME.

L'Ingénu amoureux.

IL faut avouer que depuis ce batême & ce diner, Mlle. de St. Yves souhaita passionnément que Mr. l'Evêque la fit encor participante de quelque beau sacrement avec Mr. Hercule l'Ingénu. Cependant comme elle était bien élevée & fort modeste, elle n'osait convenir tout-à-fait avec elle-même de ses tendres sentiments ; mais s'il lui échappait un regard, un mot, un geste, une pensée, elle envelopait tout cela d'un voile de pudeur infiniment aimable. Elle était tendre, vive & sage.

Dès que Mr. l'Evêque fut parti, l'Ingénu & Mlle. de St. Yves se rencontrèrent sans avoir fait réflexion qu'ils se cherchaient. Ils se parlèrent sans avoir imaginé ce qu'ils se diraient. L'Ingénu lui dit d'abord qu'il l'aimait de tout son cœur,

&c

& que la belle Abacaba dont il avait été fou dans son païs n'aprochait pas d'elle. Mlle. lui répondit avec sa modestie ordinaire, qu'il fallait en parler au plus vite à Mr. le Prieur son oncle & à Mlle. sa tante, & que de son côté elle en dirait deux mots à son cher frère l'Abbé de St. Yves, & qu'elle se flattait d'un consentement commun.

L'Ingénue lui répond, qu'il n'avait besoin du consentement de personne, qu'il lui paraissait extrêmement ridicule d'aller demander à d'autres ce qu'on devait faire ; que quand deux parties sont d'accord, on n'a pas besoin d'un tiers pour les accommoder. Je ne consulte personne, dit-il, quand j'ai envie de déjeuner, ou de chasser, ou de dormir ; je fais bien qu'en amour il n'est pas mal d'avoir le consentement de la personne à qui on en veut ; mais comme ce n'est ni de mon oncle ni de ma tante que je suis amoureux, ce n'est pas à eux que je dois m'adresser dans cette affaire ; & si vous m'en croyez, vous vous passerez aussi de Mr. l'Abbé de St. Yves.

On peut juger que la belle Bretonne employa toute la délicatesse de son esprit

C à ré-

à réduire son Huron aux termes de la bienféance. Elle se fâcha même, & bien-tôt se radoucit. Enfin, on ne sçait comment aurait fini cette conversation, si le jour baissant Mr. l'Abbé n'avait ramené sa sœur à son Abbaïe. L'Ingénu laissa coucher son oncle & sa tante, qui étaient un peu fatigués de la cérémonie & de leur long diné. Il passa une partie de la nuit à faire des vers en langue Hurone pour sa bien-aimée ; car il faut savoir, qu'il n'y a aucun païs de la terre où l'amour n'ait rendu les amants poëtes.

Le lendemain son oncle lui parla ainsi après le déjeuner, en présence de Mlle. Kerkabon qui était tout attendrie. Le ciel soit loué de ce que vous avez l'honneur, mon cher neveu, d'être chrétien & bas Breton ; mais celà ne suffit pas ; je suis un peu sur l'âge ; mon frère n'a laissé qu'un petit coin de terre qui est très peu de chose ; j'ai un bon Prieuré ; si vous voulez seulement vous faire sous-Diacre, comme je l'espére, je vous résignerai mon Prieuré, & vous vivrez fort à votre aise, après avoir été la consolation de ma vieillesse.

L'Ingénu

L'Ingénu répondit, Mon oncle, grand bien vous fasse ; vivez tant que vous pourrez. Je ne fçais pas ce que c'est que d'être sous-Diacre, ni que de résigner ; mais tout me sera bon pourvu que j'aye Mlle. de St. Yves à ma disposition. Eh mon Dieu ! mon neveu, que me dites-vous là ? vous aimez donc cette belle demoiselle à la folie ? Oui, mon oncle. Hélas ! mon neveu, il est impossible que vous l'épousiez. Celà est très possible, mon oncle ; car non seulement elle m'a serré la main en me quittant ; mais elle m'a promis qu'elle me demanderoit en mariage ; & assurément je l'épouserai. Celà est impossible, vous dis-je, elle est vôtre maraine ; c'est un péché épouvantable à une maraine de ferrer la main de son filleul : il n'est pas permis d'épouser sa maraine ; les loix divines & humaines s'y oposent. Morbleu, mon oncle, vous vous moquez de moi ; pourquoi serait-il défendu d'épouser sa maraine quand elle est jeune & jolie ? je n'ai point vu dans le livre que vous m'avez donné qu'il fut mal d'épouser les filles qui ont aidé les gens à être batifés. Je m'aperçois tous les jours qu'on fait ici une infini-

té de choses qui ne font point dans votre livre, & qu'on n'y fait rien de tout ce qu'il dit. Je vous avoue que cela m'étonne & me fâche. Si on me prive de la belle St. Yves sous prétexte de mon batême, je vous avertis que je l'enlève & que je me débatise.

Le Prieur fut confondu ; sa sœur pleura. Mon cher frère, dit-elle, il ne faut pas que notre neveu se damne ; notre saint père le Pape peut lui donner dispense, & alors il pourra être chrétien-ment heureux avec ce qu'il aime. L'Ingénu embrassa sa tante. Quel est donc, dit-il, cet homme charmant qui favorise avec tant de bonté les garçons & les filles dans leurs amours ? je veux lui aller parler tout-à-l'heure.

On lui expliqua ce que c'était que le Pape ; & l'Ingénu fut encor plus étonné qu'auparavant. Il n'y a pas un mot de toute celà dans votre livre, mon cher oncle ; j'ai voyagé, je connais la mer ; nous sommes ici sur la côte de l'Ocean ; & je quitterais Mlle. de St. Yves pour aller demander la permission de l'aimer à un homme qui demeure vers la Méditerranée

à quatre

à quatre cent lieuës d'ici, & dont je n'entends point la langue ! cela est d'un ridicule incompréhensible. Je vais sur le champ chez Mr. l'Abbé de St. Yves, qui ne demeure qu'à une lieuë de vous, & je vous réponds que j'épouserai ma maîtresse dans la journée.

Comme il parlait encor entra la Bailly, qui felon sa coutume lui demanda où il allait ? Je vais me marier, dit l'Ingénue en courant ; & au bout d'un quart d'heure il était déjà chez sa belle & chère basse-Brette qui dormait encore. Ah ! mon frère, disait Mlle. de Kerkabon au Prieur, jamais vous ne ferez un sous-Diacré de notre neveu.

Le Bailly fut très mécontent de ce voyage ; car il prétendait que son fils époulerait la St. Yves ; & ce fils était encor plus sot & plus insupportable que son père.

CHAPITRE SIXIEME.

L'Ingénu court chez sa maîtresse, & devient furieux.

APeine l'Ingénu était arrivé, qu'ayant demandé à une vieille servante où était la chambre de sa maîtresse, il avait poussé fortement la porte mal fermée, & s'était élancé vers le lit. Mlle. de St. Yves se réveillant en sursaut, s'était écriée, Quoi ! c'est vous ! Ah ! c'est vous ! arrêtez vous ! que faites-vous ! Il avait répondu, Je vous épouse ; & en effet il l'épousait, si elle ne s'était pas débattue avec toute l'honnêteté d'une personne qui a de l'éducation.

L'Ingénu n'entendait pas raillerie, il trouvait toutes ces façons là extrêmement impertinentes. Ce n'était pas ainsi qu'en usait Mdlle. Abacaba ma première maîtresse ; vous n'avez point de probité, vous m'avez promis mariage, & vous ne voulez point faire mariage ; c'est manquer aux pre-

premières loix de l'honneur ; je vous apprendrai à tenir vôtre parole, & je vous remettrai dans le chemin de la vertu.

L'Ingénu possédait une vertu mâle & intrépide, digne de son patron Hercule dont on lui avait donné le nom à son batême ; il allait l'exercer dans toute son étenue, lorsqu'aux cris perçants de la demoiselle plus discrètement vertueuse accourut le sage Abbé de St. Yves avec sa gouvernante, un vieux domestique dévot, & un prêtre de la paroisse. Cette vue modéra le courage de l'affaillant. Eh mon Dieu ! mon cher voisin, lui dit l'Abbé, que faites-vous là ? Mon devoir, repliqua le jeune homme ; je remplis mes promesses qui sont sacrées.

Mlle. de St. Yves se rajusta en rougissant. On emmena l'Ingénu dans un autre appartement. L'Abbé lui remontra l'énormité du procédé. L'Ingénu se défendit sur les privilèges de la loi naturelle qu'il connaissait parfaitement. L'Abbé voulut prouver que la loi positive devait avoir tout l'avantage, & que sans les conventions faites entre les hommes la loi de nature ne serait presque jamais qu'un brigandage

naturel. Il faut, lui disait-il, des notaires, des prêtres, des témoins, des contracts, des dispenses. L'Ingénu lui répondit par la réflexion que les sauvages ont toujours faite : Vous êtes donc de bien mal-honnêtes gens, puisqu'il faut entre vous tant de précautions.

L'Abbé eut de la peine à résoudre cette difficulté. Il y a, dit-il, je l'avoue, beaucoup d'inconstans & de fripons parmi nous ; & il y en aurait autant chez les Hurons s'ils étaient rassemblés dans une grande ville ; mais aussi il y a des âmes sages, honnêtes, éclairées, & ce sont ces hommes là qui ont fait les loix. Plus on est homme de bien, plus on doit s'y soumettre ; on donne l'exemple aux vicieux qui respectent un frein que la vertu s'est donnée elle-même.

Cette réponse frappa l'Ingénu. On a déjà remarqué qu'il avait l'esprit juste. On l'adoucit par des paroles flatteuses. On lui donna des espérances ; ce sont les deux pièges où les hommes des deux hémisphères se prennent ; on lui présenta même Mlle. de St. Yves quand elle eut fait sa toilette. Tout se passa avec la plus grande bien-

bienféance. Mais malgré cette décence, les yeux étincelants de l'Ingénue Hercule firent toujours baisser ceux de sa maîtresse, & trembler la compagnie.

On eut une peine extrême à le renvoyer chez ses parents. Il fallut encor employer le crédit de la belle St. Yves ; plus elle sentait son pouvoir sur lui, & plus elle l'aimait. Elle le fit partir & en fut très affligée : enfin, quand il fut parti, l'Abbé, qui non seulement était le frère très ainé de Mlle. de St. Yves, mais qui était aussi son tuteur, prit le parti de soustraire sa pupille aux empressements de cet amant terrible. Il alla consulter le Bailly, qui destinait toujours son fils à la sœur de l'Abbé, lui conseilla de mettre la pauvre fille dans une communauté. Ce fut un coup terrible ; une indifférente qu'on mettrait en couvent jetterait les hauts cris, mais une aimante, & une amante aussi sage que tendre, c'était de quoi la mettre au désespoir.

L'Ingénue de retour chez le Prieur raconta tout avec sa naïveté ordinaire. Il effua les mêmes remontrances, qui firent quelque effet sur son esprit & aucun sur ses sens ; mais le lendemain quand il voulut

lut retourner chez sa belle maîtresse, pour raisonner avec elle sur la loi naturelle & sur la loi de convention, Mr. le Bailly lui apprit, avec une joye insultante, qu'elle était dans un couvent. Eh bien, dit-il, j'irai raisonner dans ce couvent. Celà ne se peut, dit le Bailly ; il lui expliqua fort au long ce que c'était qu'un couvent ou un convent, que ce mot venait du Latin *conventus*, qui signifie assemblée ; & le Huron ne pouvait comprendre pourquoi il ne pouvait pas être admis dans l'assemblée. Sitôt qu'il fut instruit que cette assemblée était une espèce de prison où l'on tenait les filles renfermées, chose horrible, inconnue chez les Hurons & chez les Anglais, il devint aussi furieux que le fut son patron Hercule, lors qu'Eurite roi d'Oechalie non moins cruel que l'Abbé de St. Yves lui refusa la belle Iolé sa fille non moins belle que la sœur de l'Abbé. Il voulait aller mettre le feu au couvent, enlever sa maîtresse, ou se bruler avec elle. Mlle. de Kerkabon épouvantée renonçait plus que jamais à toutes les espérances de voir son neveu sous-Diacre ; & disait en pleurant, qu'il avait le diable au corps depuis qu'il était batisé.

CHAPITRE SEPTIEME.

L'Ingénu repousse les Anglais.

L'Ingénu plongé dans une sombre & profonde mélancolie se promena vers le bord de la mer, son fusil à deux coups sur l'épaule, son grand coutelas au côté, tirant de temps en temps sur quelques oiseaux, & souvent tenté de tirer sur lui-même ; mais il aimait encor la vie à cause de Mlle. de St. Yves. Tantôt il maudisait son oncle, sa tante, & toute la basse Bretagne, & son batême. Tantôt il les bénissait, puisqu'ils lui avaient fait connaître celle qu'il aimait. Il prenait sa résolution d'aller bruler le Couvent, & il s'arrêtait tout court de peur de bruler sa maîtresse. Les flots de la Manche ne sont pas plus agités par les vents d'Est & d'Ouest que son cœur l'était par tant de mouvements contraires.

Il marchait à grands pas sans savoir où, lorsqu'il entendit le son du tambour. Il vit de loin tout un peuple dont une moitié courait au rivage, & l'autre s'enfuyait.

Mille cris s'élèvent de tous côtés ; la curiosité & le courage le précipitent à l'instant vers l'endroit d'où partaient ces clamours ; il y vole en quatre bonds. Le commandant de la milice, qui avait soupé avec lui chez le Prieur, le reconnut aussitôt ; il court à lui les bras ouverts ; Ah ! c'est l'Ingénu, il combattra pour nous. Et les milices qui mourraient de peur se rassurent, & crièrent aussi, C'est l'Ingénu, c'est l'Ingénu.

Messieurs, dit-il, de quoi s'agit-il ? Pourquoi êtes-vous si effarés ? A-t-on mis vos maîtresses dans des Couvents ? Alors cent voix confuses s'écrient, Ne voyez-vous pas les Anglais qui abordent ? Eh bien, repliqua le Huron, ce sont de braves gens ; ils ne m'ont jamais proposé de me faire sous-Diacre ; ils ne m'ont point enlevé ma maîtresse.

Le Commandant lui fit entendre que les Anglais venaient piller l'Abbaïe de la Montagne, boire le vin de son oncle, & peut-

peut-être enlever Mlle. de St. Yves ; que le petit vaisseau sur lequel il avait abordé en Bretagne n'était venu que pour reconnaître la côte, qu'ils faisaient des actes d'hostilité, sans avoir déclaré la guerre au Roi de France, & que la Province était exposée. Ah ! si celà est, ils violent la loi naturelle ; laissez moi faire ; j'ai demeuré long-temps parmi eux, je sçais leur langue, je leur parlerai ; je ne crois pas qu'ils puissent avoir un si méchant dessein.

Pendant cette conversation l'escadre Anglaise approchait ; voilà le Huron qui court vers elle, se jette dans un petit bateau, arrive, monte au vaisseau amiral, & demande s'il est vrai qu'ils viennent ravager le païs sans avoir déclaré la guerre honnêtement. L'amiral & tout son bord firent de grand éclats de rire, lui firent boire du punch & le renvoyèrent.

L'Ingénue piqué ne songea plus qu'à se bien battre contre ses anciens amis pour ses compatriotes & pour Mr. le Prieur. Les gentilshommes du voisinage accourraient de toutes parts, il se joint à eux ; on avait quelques canons, il les charge, il les pointe, il les tire l'un après l'autre.

Les

Les Anglais débarquent, il court à eux, il en tue trois de sa main, il blesse même l'amiral qui s'était moqué de lui. Sa valeur anime le courage de toute la milice ; les Anglais se rembarquent, & toute la côte retentissait des cris de victoire, Vive le Roi, vive l'Ingénu. Chacun l'embrassait, chacun s'empressait d'étancher le sang de quelques blessures légères qu'il avait reçues. Ah ! disait-il, si Madlle. de St. Yves était là, elle me mettrait une compresse.

Le Bailly, qui s'était caché dans sa cave pendant le combat, vint lui faire compliment comme les autres. Mais il fut bien surpris quand il entendit Hercule l'Ingénu dire à une douzaine de jeunes gens de bonne volonté dont il était entouré, Mes amis, ce n'est rien d'avoir délivré l'Abbaïe de la Montagne, il faut délivrer une fille. Toute cette bouillante jeunesse prit feu à ces seules paroles. On le suivait déjà en foule, on courait au Couvent. Si le Bailly n'avait pas sur le champ averti le Commandant, si on n'avait pas couru après la troupe joyeuse, c'en était fait. On ramena l'Ingénu chez son oncle & sa

sa tante, qui le baignèrent de larmes de tendresse.

Je vois bien que vous ne serez jamais ni sous-Diacre ni Prieur, lui dit l'oncle, vous serez un officier encor plus brave que mon frère le capitaine, & probablement aussi gueux. Et Madlle. de Kerka-bon pleurait toujours en l'embrassant & en disant, il se fera tuer comme mon frère, il vaudrait bien mieux qu'il fût sous-Diacre.

L'Ingénu dans le combat avait ramassé une grosse bourse remplie de guinées, que probablement l'amiral avait laissé tomber. Il ne douta pas qu'avec cette bourse il ne pût acheter toute la basse Bretagne, & surtout faire Mdlle. de St. Yves grand'Dame. Chacun l'exhorta de faire le voyage de Versailles pour y recevoir le prix de ses services. Le Commandant, les principaux officiers le comblèrent de certificats. L'oncle & la tante approuvèrent le voyage du neveu. Il devait être sans difficulté présenté au Roi. Celà seul lui donnerait un prodigieux relief dans la province. Ces deux bonnes gens ajoutèrent à la bourse Anglaise un présent considérable de leurs épargnes.

épargnes. L'Ingénu disait en lui-même, quand je verrai le Roi, je lui demanderai Mlle. de St. Yves en mariage, & certainement il ne me refusera pas. Il partit donc aux acclamations de tout le Canton, étouffé d'embrassements, baigné des larmes de sa tante, béni par son oncle, & se recommandant à la belle St. Yves.

CHAPITRE HUITIEME.

L'Ingénue va en Cour. Il soupe en chemin avec des Huguenots.

L'Ingénue prit le chemin de Saumur par le coche, parce qu'il n'y avait point alors d'autre commodité. Quand il fut à Saumur, il s'étonna de trouver la ville presque déserte, & de voir plusieurs familles qui déménageaient. On lui dit que six ans auparavant Saumur contenait plus de quinze mille ames, & qu'à présent il n'y en avait pas six mille. Il ne manqua pas d'en parler à souper dans son hotellerie. Plusieurs Protestants étaient à table ; les uns se plaignaient amèrement, d'autres frémissaient de colère, d'autres disaient en pleurant ; *nos dulcia linquimus arva, nos patriam fugimus.* L'Ingénue, qui ne savait pas le latin, se fit expliquer ces paroles, qui signifient, nous abandonnons nos douces campagnes, nous fuyons notre patrie.

D

Et

Et pourquoi fuyez-vous votre patrie, Messieurs ? C'est qu'on veut que nous reconnaissions le Pape. Et pourquoi ne le reconnaîtriez-vous pas ? vous n'avez donc point de maraines que vous vouliez époufer ? car on m'a dit que c'était lui qui en donnait la permission. Ah ! Monsieur, ce Pape dit qu'il est le maître du domaine des Rois ?—Mais, Messieurs, de quelle profession êtes-vous ?—Monsieur, nous sommes pour la plupart des drapiers & des fabriquants.—Si votre Pape dit qu'il est le maître de vos draps & de vos fabriques, vous faites très bien de ne le pas reconnaître ; mais pour les Rois c'est leur affaire ; de quoi vous mêlez-vous ? — Alors un petit homme noir prit la parole, & exposa très savamment les griefs de la compagnie. Il parla de la révocation de l'Edit de Nantes avec tant d'énergie, il déplora d'une manière si patétique le sort de cinquante mille familles fugitives, & de cinquante mille autres converties par les Dragons, que l'Ingénu à son tour versa des larmes. D'où vient donc, disait-il, qu'un si grand Roi, dont la gloire s'étend jusques chez les Hurons, se prive ainsi de tant de cœurs

cœurs qui l'auraient aimé & de tant de bras qui l'auraient servi ?

C'est qu'on l'a trompé comme les autres grands Rois, répondit l'homme noir. On lui a fait croire que dès qu'il aurait dit un mot, tous les hommes penseraient comme lui ; & qu'il nous ferait changer de religion, comme son musicien Lulli fait changer en un moment les décorations de ses opéra. Non seulement il perd déjà cinq à six cent mille sujets très utiles, mais il s'en fait des ennemis ; & le Roi Guillaume, qui est actuellement maître de l'Angleterre, a composé plusieurs régiments de ces mêmes Français qui auraient combattu pour leur Monarque.

Un tel désastre est d'autant plus étonnant que le Pape régnant à qui Louis XIV. sacrifie une partie de son peuple, est son ennemi déclaré. Ils ont encor tous deux depuis neuf ans une querelle violente. Elle a été poussée si loin, que la France a espéré enfin de voir briser le joug qui la soumet depuis tant de siècles à cet étranger, & surtout de ne lui plus donner d'argent, ce qui est le premier mobile des affaires de ce monde. Il parait donc évident

dent qu'on a trompé ce grand Roi sur ses intérêts comme sur l'étendue de son pouvoir, & qu'on a donné atteinte à la magnanimité de son cœur.

L'Ingénu attendri de plus en plus, demanda quels étaient les Français qui trompaient ainsi un Monarque si cher aux Hurons ? Ce sont les Jésuites, lui répondit-on, c'est surtout le Père de la Chaise confesseur de Sa Majesté. Il faut espérer que Dieu les en punira un jour, & qu'ils seront chassés comme ils nous chassent. Y a-t-il un malheur égal aux nôtres ? Mons. de Louvois nous envoie de tous côtés des Jésuites & des Dragons.

Eh bien, Messieurs, répliqua l'Ingénu, qui ne pouvait plus se contenir, je vais à Versailles recevoir la récompense due à mes services ; je parlerai à ce Mons. de Louvois ; on m'a dit que c'est lui qui fait la guerre de son cabinet. Je verrai le Roi, je lui ferai connaître la vérité. Il est impossible qu'on ne se rende pas à cette vérité quand on la sent. Je reviendrai bientôt pour épouser Madlle. de St. Yves, & je vous prie à la noce. Ces bonnes gens le prirent alors pour un grand Seigneur
qui

qui voyageait incognito par le coche. Quelques-uns le prirent pour le fou du Roi.

Il y avait à table un Jésuite déguisé qui servait d'espion au reverend père de la Chaise. Il lui rendait compte de tout, & le père de la Chaise en instruisait Mons. de Louvois. L'espion écrivit. L'Ingénu & la Lettre arrivèrent presque en même temps à Versailles.

CHAPITRE NEUVIEME.

Arrivée de l'Ingénu à Versailles. Sa réception à la Cour.

L'Ingénu débarque en pot de chambre (*) dans la cour des cuisines. Il demande aux porteurs de chaise à quelle heure on peut voir le Roi ? Les porteurs lui rient au nez tout comme avait fait l'Amiral Anglais. Il les traita de même, il les battit ; ils voulurent le lui rendre, & la scène allait être sanglante, s'il n'eût passé un garde du corps Gentilhomme Breton qui écrasa la canaille. Monsieur, lui dit le voyageur, vous me paraissiez un brave homme ; je suis le neveu de Mr. le Prieur de notre Dame de la Montagne. J'ai tué des Anglais, je viens parler au Roi.—Je vous prie de me mener dans sa chambre. Le garde, ravi

(*) C'est une voiture de Paris à Versailles, laquelle ressemble à un petit tombeau couvert.

de trouver un brave de sa province qui ne parassait pas au fait des usages de la Cour, lui apprit qu'on ne parlait pas ainsi au Roi, & qu'il fallait être présenté par Monseigneur de Louvois. — Eh bien, menez moi donc chez ce Monseigneur de Louvois, qui sans doute me conduira chez Sa Majesté. Il est encor plus difficile, républiqua le garde, de parler à Monseigneur de Louvois qu'à Sa Majesté. Mais je vais vous conduire chez Mr. Aléxandre, le premier commis de la guerre, c'est comme si vous parliez au Ministre. Ils vont donc chez ce Mr. Aléxandre, premier commis, & ils ne purent être introduits ; il était en affaire avec une Dame de la Cour, & il y avait ordre de ne laisser entrer personne. Eh bien, dit le garde, il n'y a rien de perdu, allons chez le premier commis de Mr. Aléxandre ; c'est comme si vous parliez à Mr. Aléxandre lui-même.

Le Huron tout étonné le suit ; ils restent ensemble une demi-heure dans une petite antichambre. Qu'est-ce donc que tout ceci ? dit l'Ingénu. Est-ce que tout le monde est invisible dans ce païs-ci ?

Il est bien plus aisé de se battre en basse Bretagne contre des Anglais, que de renconter à Versailles les gens à qui on a affaire. Il se désennuya en racontant ses amours à son compatriote. Mais l'heure en sonnant rappella le garde du corps à son poste. Ils se promirent de se revoir le lendemain ; & l'Ingénu resta encor une autre demi-heure dans l'antichambre, en rêvant à Mlle. de St. Yves, & à la difficulté de parler aux Rois & aux premiers Commis.

Enfin le patron parut. Monsieur, lui dit l'Ingénu, si j'avais attendu pour repousser les Anglais aussi longtemps que vous m'avez fait attendre mon audience, ils ravageraient actuellement la basse Bretagne tout à leur aise. Ces paroles frapèrent le Commis. Il dit enfin au Breton, Que demandez-vous ? Récompense, dit l'autre, voici mes titres ; il lui étala tous ses certificats. Le Commis lut, & lui dit que probablement on lui accorderait la permission d'acheter une Lieutenance. Moi ! Que je donne de l'argent pour avoir repoussé les Anglais ? Que je paie le droit de me faire tuer pour vous,

vous, pendant que vous donnez ici vos audiences tranquillement ? Je crois que vous voulez rire. Je veux une compagnie de cavalerie pour rien. Je veux que le Roi fasse sortir Mlle, de St. Yves de couvent, & qu'il me la donne par mariage. Je veux parler au Roi en faveur de cinquante mille familles que je prétends lui rendre. En un mot, je veux être utile ; qu'on m'employe & qu'on m'avance.

Comment vous nommez-vous, Monsieur, qui parlez si haut ? Oh, oh ! reprit l'Ingénue ; vous n'avez donc pas lû mes certificats ? c'est donc ainsi qu'on en use ! Je m'appelle Hercule de Kerkabon, je suis batisé, je loge au cadran bleu, & je me plaindrai de vous au Roi. Le Commis conclut comme les gens de Saumur, qu'il n'avait pas la tête bien saine, & n'y fit pas grand attention.

Ce même jour, le révérend père La Chaise, confesseur de Louis XIV. avait reçu la lettre de son espion, qui accusait le Breton Kerkabon de favoriser dans son cœur les Huguenots, & de condamner la conduite des Jésuites. Mr. de Louvois de son côté avait reçu une lettre de l'interrogant

gant Bailly, qui dépeignait l'Ingénu comme un garnement qui voulait bruler les couvents & enlever les filles.

L'Ingénu, après s'être promené dans les Jardins de Versailles où il s'ennuia, après avoir soupé en Huron & en bas Breton, s'était couché dans la douce espérance de voir le Roi le lendemain, d'obtenir Mlle. de St. Yves en mariage, d'avoir au moins une compagnie de cavalerie, & de faire cesser la persécution contre les Huguenots. Il se berçait de ces flateuses idées quand la Maréchaussée entra dans sa chambre. Elle se saisit d'abord de son fusil à deux coups & de son grand sabre.

On fit un inventaire de son argent comptant, & on le mena dans le chateau que fit construire le Roi Charles V. fils de Jean II. auprès de la rue St. Antoine à la porte des Tournelles.

Quel était en chemin l'étonnement de l'Ingénu, je vous le laisse à penser. Il crut d'abord que c'était un rêve. Il resta dans l'engourdissement ; puis tout à coup transporté d'une fureur qui redoublait ses forces, il prend à la gorge deux de ses conducteurs qui étaient avec lui dans le carrosse,

carosse, les jette par la portière, se jette après eux, & entraîne le troisième, qui voulait le retenir. Il tombe de l'effort, on le lie, on le remonte dans la voiture. Voilà donc, disait-il, ce que l'on gagne à chasser les Anglais de la basse Bretagne ! Que dirais-tu, belle St. Yves, si tu me voyais dans cet état ?

On arrive enfin au gîte qui lui était destiné. On le porte en silence dans la chambre où il devait être enfermé, comme un mort qu'on porte dans un cimetière. Cette chambre était déjà occupée par un vieux solitaire de Port-royal nommé Gordon, qui y languissait depuis deux ans. Tenez, lui dit le chef des Sbires ; voilà de la compagnie que je vous amène. Et sur le champ on referma les énormes verroux de la porte épaisse, revêtue de larges barres. Les deux captifs restèrent séparés de l'Univers entier,

CHAPITRE DIXIEME.

L'Ingénu enfermé à la Bastille avec un Janséniste.

Monsieur Gordon était un vieillard frais & serein, qui savait deux grandes choses, supporter l'adversité & consoler les malheureux. Il s'avança d'un air ouvert & compatissant vers son compagnon, & lui dit en l'embrassant, Qui que vous soyez qui venez partager mon tombeau, soyez sûr que je m'oublierai toujours moi-même pour adoucir vos tourments dans l'abîme infernal où nous sommes plongés. Adorons la Providence qui nous y a conduits. Souffrons en paix, & espérons. Ces paroles firent sur l'ame de l'Ingénu, l'effet des goutes d'Angleterre qui rappellent un mourant à la vie, & lui font entr'ouvrir des yeux étonnés.

Après les premiers compliments, Gordon, sans le presser de lui apprendre la cause

cause de son malheur, lui inspira par la douceur de son entretien, & par cet intérêt que prennent deux malheureux l'un à l'autre, le désir d'ouvrir son cœur, & de déposer le fardeau qui l'accabloit, mais il ne pouvait deviner le sujet de son malheur ; cela lui paraissait un effet sans cause, & le bon homme Gordon était aussi étonné que lui-même.

Il faut, dit le Janséniste au Huron, que Dieu ait de grands desseins sur vous, puisqu'il vous a conduit du Lac Ontario en Angleterre & en France, qu'il vous a fait batisser en basse Bretagne, & qu'il vous a mis ici pour votre salut. Ma foi, répondit l'Ingénu, je crois que le Diable s'est mêlé seul de ma destinée. Mes compatriotes d'Amérique ne m'auraient jamais traité avec la barbarie que j'éprouve ; ils n'en ont pas d'idée. On les appelle sauvages ; ce sont des gens de bien grossiers ; & les hommes de ce païs-ci sont des coquins rafinés. Je suis à la vérité bien surpris, d'être venu d'un autre monde pour être enfermé dans celui-ci sous quatre verroux avec un prêtre ; mais je fais réflexion au nombre prodigieux d'hommes qui partent

tent d'un hémisphère pour aller se faire tuer dans l'autre, ou qui font naufrage en chemin, & qui sont mangés des poissons. Je ne vois pas les gracieux desseins de Dieu sur tous ces gens là.

On leur aporta à dîner par un guichet. La conversation roula sur la Providence, sur les lettres de cachet, & sur l'art de ne pas succomber aux disgraces auxquelles tout homme est exposé dans ce monde. Il y a deux ans que je suis ici, dit le vieillard, sans autre consolation que moi-même & des livres. Je n'ai pas eu un moment de mauvaise humeur.

Ah ! Mr. Gordon, s'écria l'Ingénue, vous n'aimes donc pas votre maraine : Si vous connaissiez comme moi Mlle. de St. Yves, vous seriez au desespoir. A ces mots il ne put retenir ses larmes, & il se sentit alors un peu moins oppressé. Mais, dit-il, pourquoi donc les larmes soulagent-elles ? Il me semble qu'elles devraient faire un effet contraire. Mon fils, tout est physique en nous, dit le bon vieillard ; toute sécrétion fait du bien au corps, & tout ce qui le soulage, soulage l'ame, nous sommes les machines de la Providence.

L'Ingénue,

L'Ingénue, que comme nous l'avons dit plusieurs fois, avait un grand fond d'esprit, fit de profondes reflexions sur cette idée, dont il semblait qu'il avait la semence en lui-même. Après quoi il demanda à son compagnon, pourquoi sa machine était depuis deux ans sous quatre verroux ? Par la grace efficace, répondit Gordon : je passe pour Janséniste, j'ai connu Arnaud & Nicole : les Jésuites nous ont persécutés. Nous croyons que le Pape n'est qu'un Evêque comme un autre, & c'est pour celà que le père de la Chaise a obtenu du Roi, son pénitent, un ordre de me ravir, sans aucune formalité de justice, le bien le plus précieux des hommes, la liberté. Voilà qui est bien étrange, dit l'Ingénue ; tous les malheureux que j'ai rencontrés ne le sont qu'à cause du Pape.

A l'égard de votre grace efficace, je vous avoue que je n'y entendis rien ; mais je regarde comme une grande grace que Dieu m'ait fait trouver dans mon malheur un homme comme vous, qui verse dans mon cœur des consolations dont je me croyais incapable.

Chaque

Chaque jour la conversation devenait plus intéressante & plus instructive. Les ames des deux captifs s'attachaient l'une à l'autre. Le vieillard savait beaucoup, & le jeune homme voulait beaucoup apprendre. Au bout d'un mois il étudia la géométrie, il la dévorait. Gordon lui fit lire la physique de Rohault qui était encor à la mode, & il eut le bon esprit de n'y trouver que des incertitudes.

Ensuite, il lut le premier volume de la recherche de la vérité. Cette nouvelle lumière l'éclaira. Quoi ! dit-il, notre imagination & nos sens nous trompent à ce point ! Quoi ! les objets ne forment point nos idées, & nous ne pouvons nous les donner nous-mêmes ! Quand il eut lu le second volume, il ne fut plus si content, & il conclut qu'il est plus aisé de détruire que de bâtir.

Son confrère étonné qu'un jeune ignorant fit cette réflexion qui n'appartient qu'aux ames exercées, conçut une grande idée de son esprit, & s'attacha à lui davantage.

Vôtre Mallebranche, lui dit un jour l'Ingénu, me parait avoir écrit la moitié de

de son livre avec sa raison, & l'autre avec son imagination & ses préjugés.

Quelques jours après Gordon lui demanda, Que pensez-vous donc de l'ame, de la manière dont nous recevons nos idées ? De notre volonté, de la grace, du libre arbitre ? Rien, lui repartit l'Ingénue : Si je pensais quelque chose, c'est que nous sommes sous la puissance de l'Etre éternel comme les astres & les éléments ; qu'il fait tout en nous, que nous sommes de petites roues de la machine immense dont il est l'ame, qu'il agit par des loix générales & non par des vues particulières ; cela seul me paraît intelligible, tout le reste est pour moi un abîme de ténèbres.

Mais, mon fils, ce serait faire Dieu auteur du péché ! Mais, mon père, votre grace efficace ferait Dieu auteur du péché aussi ; car il est certain que tous ceux à qui cette grace serait refusée pécheraient, & qui nous livre au mal n'est-il pas l'auteur du mal ?

Cette naïveté embrassait fort le bon homme ; il sentait qu'il faisait de vains efforts pour se tirer de ce bourbier ; & il entassait tant de paroles qui paraissaient avoir du sens & qui n'en avaient point

(dans le gout de la prémotion phisique,) que l'Ingénu en avait pitié. Cette question tenait évidemment à l'origine du bien & du mal ; & alors il fallait que le pauvre Gordon passat en revue la boête de Pandore, l'œuf d'Orosmade percé par Arimane, l'inimitié entre Tiphon & Osiris, & enfin le péché originel ; & ils couraient l'un & l'autre dans cette nuit profonde sans jamais se rencontrer. Mais enfin, ce roman de l'ame détournait leur vue de la contemplation de leur propre misère ; & par un charme étrange, la foule des calamités répandues sur l'univers diminuait la sensation de leurs peines ; ils n'osaient se plaindre quand tout souffrait.

Mais dans le repos de la nuit l'image de la belle St. Yves effaçait dans l'esprit de son amant toutes les idées de métaphysique & de morale. Il se réveillait les yeux mouillés de larmes, & le vieux Janséniste oubliait sa grace efficace, & l'Abbé de St. Cirran, & Jansénius, pour consoler un jeune homme qu'il croyait en péché mortel.

Après leurs lectures, après leur raisonnement, ils parlaient encor de leurs aventures, & après en avoir inutilement parlé ils lisaient ensemble ou séparément. L'esprit

prit du jeune homme se fortifiait de plus en plus. Il serait surtout allé très loin en mathématique sans les distractions que lui donnait Mlle. de St. Yves.

Il lut des histoires, elles l'attristèrent. Le monde lui parut trop méchant & trop misérable. En effet, l'histoire n'est que le tableau des crimes & des malheurs. La foule des hommes innocents & paisibles disparaît toujours sur ces vastes théâtres. Les personnages ne sont que des ambitieux pervers. Il semble que l'histoire ne plaise que comme la tragédie qui languit si elle n'est animée par les passions, les forfaits & les grandes infortunes. Il faut armer Clio du poignard comme Melpomène.

Quoique l'histoire de France soit remplie d'horreurs ainsi que toutes les autres, cependant elle lui parut si dégoutante dans ses commencements, si séche dans son milieu, si petite enfin, même du temps de Henri IV, toujours si dépourvue de grands monuments, si étrangère à ces belles découvertes qui ont illustré d'autres nations, qu'il était obligé de lutter contre l'ennui pour lire tous ces détails de calamités obscures resserrées dans un coin du monde.

Gordon pensait comme lui. Tous deux riaient de pitié quand il était question des Souverains de Fezensac, de Fesansaguét, & d'Astrac. Cette étude en effet ne serait bonne que pour leurs héritiers s'ils en avaient. Les beaux siècles de la république Romaine le rendirent quelque temps indifférent pour le reste de la terre. Le spectacle de Rome victorieuse & législatrice des nations occupait son ame entière. Il s'échaufait en contemplant ce peuple qui fut gouverné sept cent ans par l'enthousiasme de la liberté & de la gloire.

Ainsi se passaient les jours, les semaines, les mois ; & il se ferait cru heureux dans le séjour du désespoir, s'il n'avait point aimé.

Son bon naturel s'attendrisait encor sur le bon Prieur de notre Dame de la Montagne, & sur la sensible Kerkabon ; Que penseront-ils, répétait-il souvent, quand ils n'auront point de mes nouvelles ? Ils me croiront un ingrat. Cette idée le tourmentait ; il plaignait ceux qui l'aimaient, beaucoup plus qu'il ne se plaignait lui-même.

CHAPITRE ONZIEME.

Comment l'Ingénue dévelope son génie.

LA lecture agrandit l'ame, & un ami éclairé la console. Nôtre captif jouissait de ces deux avantages qu'il n'avait pas soupçonnés auparavant. Je serais tenté, dit-il, de croire aux métamorphoses, car j'ai été changé de brute en homme. Il se forma une bibliothèque choisie d'une partie de son argent dont on lui permettait de disposer. Son ami l'encouragea à mettre par écrit ses réflexions. Voici ce qu'il écrivit sur l'histoire ancienne.

“ Je m'imagine que les nations ont été
“ longtemps comme moi, qu'elles ne se
“ sont instruites que fort tard, qu'elles
“ n'ont été occupées pendant des siècles
“ que du moment présent qui coulait,
“ très peu du passé & jamais de l'avenir.
“ J'ai parcouru cinq ou six cent lieus du
“ Canada, je n'y ai pas trouvé un seul

E 3 “ monu-

“ monument ; personne n'y fait rien de ce
“ qu'a fait son bisayeu!. Ne serait-ce pas
“ là l'état naturel de l'homme ? L'espèce
“ de ce continent-ci me paraît supérieure
“ à celle de l'autre. Elle a augmenté son
“ être depuis plusieurs siècles par les arts
“ & par les connaissances. Est-ce parce-
“ qu'elle a de la barbe au menton, & que
“ Dieu a refusé la barbe aux Américains?
“ Je ne le crois pas ; car je vois que les
“ Chinois n'ont presque point de barbe,
“ & qu'ils cultivent les arts depuis plus de
“ cinq mille années. En effet, s'ils ont
“ plus de quatre mille ans d'annales, il faut
“ bien que la nation ait été rassemblée &
“ florissante depuis plus de cinq cent siècles.

“ Une chose me frappe surtout dans
“ cette ancienne histoire de la Chine, c'est
“ que presque tout y est vraisemblable &
“ naturel. Je l'admire en ce qu'il n'y a
“ rien de merveilleux.

“ Pourquoi toutes les autres nations se
“ sont-elles donné des origines fabuleuses ?
“ Les anciens chroniqueurs de l'histoire
“ de France, qui ne sont pas fort anciens,
“ font venir les Français d'un Francus fils
“ d'Hector. Les Romains se disaient issus
“ d'un

“ d'un Phrigien, quoiqu'il n'eût pas dans
“ leur langué un seul mot qui eût le moins
“ de rapport à la langue de Phrigie. Les
“ dieux avaient habité dix milles ans en
“ Egypte, & les diables en Scythie où ils
“ avaient engendré les Huns. Je ne vois
“ avant Thucidide que des Romans sem-
“ blables aux Amadis, & beaucoup moins
“ amusants. Ce sont par tout des apar-
“ tions, des oracles, des prodiges, des for-
“ tiléges, des métamorphoses, des songes
“ expliqués, & qui font la destinée des plus
“ grands Empires & des plus petits états :
“ ici des bêtes qui parlent, là des bêtes
“ qu'on adore, des dieux transformés en
“ hommes, & des hommes transformés en
“ dieux. Ah ! s'il nous faut des fables,
“ que ces fables soient du moins l'emblème
“ de la vérité. J'aime les fables des phi-
“ losophes, je ris de celles des enfans, &
“ je haïs celles des imposteurs.”

Il tomba un jour sur une histoire de l'Empereur Justinien. On y lisait que des Apédeutes de Constantinople avaient donné en très mauvais Grec, un Edit contre le plus grand Capitaine du siècle, parce

E 4 que

que ce héros avait prononcé ces paroles dans la chaleur de la conversation :

La vérité luit de sa propre lumière, & on n'éclaire pas les esprits avec les flammes des buchers. Les Apédeutes assurèrent que cette proposition était hérétique, sentant l'hérésie, & que l'axiome contraire était catholique, universel & grec : *On n'éclaire les esprits qu'avec la flamme des buchers, & la vérité ne saurait luire de sa propre lumière.* Ces Linostoles condamnèrent ainsi plusieurs discours du Capitaine, & donnèrent un Edit.

Quoi ! s'écria l'Ingénu, des Edits rendus par ces gens là ! Ce ne sont point des Edits, répliqua Gordon, ce sont des Contredits, dont tout le monde se moquait à Constantinople, & l'Empereur tout le premier ; c'était un sage Prince qui avait su réduire les Apédeutes Linostoles à ne pouvoir faire que du bien. Il faisait que ces Messrs. là, & plusieurs autres Pastophores, avaient lassé de contredits la patience des Empereurs ses prédécesseurs en matière plus grave. Il fit fort bien, dit l'Ingénu ; on doit soutenir les Pastophores & les contenir.

Il mit par écrit beaucoup d'autres réflexions qui épouvanterent le vieux Gordon. Quoi ! dit-il en lui même, j'ai consumé cinquante ans à m'instruire, & je crains de ne pouvoir atteindre au bon sens naturel de cet enfant presque sauvage ! Je tremble d'avoir laborieusement fortifié des préjugés ; il n'écoute que la simple nature.

Le bon homme avait quelques-uns de ces petits livres de critique, de ces brochures périodiques où des hommes incapables de rien produire dénigrent les productions des autres, où les Visé insultent aux Racine, & les Faidit aux Fenelon. L'Ingénu en parcourut quelques-uns. Je les compare, disait-il, à certains mouche-rons qui vont déposer leurs œufs dans le derrière des plus beaux chevaux : cela ne les empêche pas de courir. A peine les deux philosophes daignèrent jeter les yeux sur ces excréments de la littérature.

Ils lurent bientôt ensemble les éléments de l'astronomie ; l'Ingénu fit venir des sphères : ce grand spectacle le ravissait. Qu'il est dur, disait-il, de ne commencer à connaître le Ciel que lorsqu'on me ravit le droit de le contempler ! Jupiter & Saturne

turne roulent dans ces espaces immenses ; des millions de soleils éclairent des milliards de mondes ; & dans le coin de terre où je suis jetté, il se trouve des êtres, qui me privent moi être voyant & pensant de tous ces mondes où ma vue pourrait atteindre, & de celui où Dieu m'a fait naître ! La lumière fait pour tout l'univers est perdue pour moi. On ne me la cachait pas dans l'horizon septentrional où j'ai passé mon enfance & ma jeunesse. Sans vous, mon cher Gordon, je serais ici dans le néant.

CHAPITRE DOUZIÈME.

Ce que l'Ingénue pense des pièces de Théâtre.

LE jeune Ingénue ressemblait à une de ces arbres vigoureux qui nés dans un sol ingrat étendent en peu de temps leurs racines & leurs branches quand ils sont transplantés dans un terrain favorable ; & il était bien extraordinaire qu'une prison fût ce terrain.

Parmi les livres qui occupaient le loisir des deux captifs, il se trouva des poësies, des traductions de Tragédies Grecques, quelques pièces du théâtre Français. Les vers qui parlaient d'amour portèrent à la fois dans l'âme de l'Ingénue le plaisir & la douleur. Ils lui parlaient tous de sa chère St. Yves. La fable des deux pigeons lui perça le cœur ; il était bien loin de pouvoir revenir à son colombier.

Molière l'enchanta. Il lui faisait connaître les mœurs de Paris & du genre humain. A laquelle de ses comédies donnez-vous la préférence ? Au Tartuffe sans difficulté. Je pense comme vous, dit Gordon ;

Gordon ; c'est un Tartuffe qui m'a plongé dans ce cachot, & peut-être se sont des tartuffes qui ont fait vôtre malheur.

Comment trouvez-vous ces Tragédies Grecques ? Bonnes pour des Grecs, dit l'Ingénu. Mais quand il lut l'Iphigénie moderne, Phèdre, Andromaque, Athalie, il fut en extase, il soupira, il versa des larmes, il les fçut par cœur sans avoir envie de les apprendre.

Lisez Rodogune, lui dit Gordon, on dit que c'est le chef-d'œuvre du théâtre ; les autres pièces qui vous ont fait tant de plaisir sont peu de chose en comparaison. Le jeune homme dès la première page lui dit, Celà n'est pas du même auteur. A quoi le voyez-vous ? — Je n'en fçais rien encor ; mais ces vers-là ne vont ni à mon oreille ni à mon cœur. Oh ! ce n'est rien que les vers, répliqua Gordon. L'Ingénu répondit, Pourquoi donc en faire ?

Après avoir lu très attentivement la pièce, sans autre dessein que celui d'avoir du plaisir, il regardait son ami avec des yeux secs & étonnés, & ne savait que dire. Enfin, pressé de rendre compte de ce qu'il avait senti, voici ce qu'il répondit : Je n'ai guères entendu le commencement, j'ai été revolté

revolté du milieu : la dernière scène m'a beaucoup ému, quoiqu'elle me paraisse peu vraisemblable ; je ne me suis intéressé pour personne, & je n'ai pas retenu vingt vers, moi qui les retiens tous quand ils me plaisent.

Cette pièce passe pourtant pour la meilleure que nous ayons.—Si cela est, répliqua-t-il, elle est peut-être comme bien des gens qui ne méritent pas leurs places. Après tout, c'est ici une affaire de goût, le mien ne doit pas encor être formé ; je peux me tromper ; mais vous savez que je suis accoutumé à dire ce que je pense, ou plutôt ce que je sens. Je soupçonne qu'il y a souvent de l'illusion, de la mode, du caprice dans les jugements des hommes. J'ai parlé d'après la nature ; il se peut que chez moi la nature soit très imparfaite ; mais il se peut aussi qu'elle soit quelquefois peu consultée par la plupart des hommes. Alors il récita des vers d'Iphigénie dont il était plein, & quoiqu'il ne déclamat pas bien, il y mit tant de vérité & d'onction, qu'il fit pleurer le vieux Janséniste. Il lut ensuite Cinna ; il ne pleura point, mas il admira.

CHAPITRE NEUVIEME.

La belle St. Yves va à Versailles.

PENDANT que notre infortuné s'éclairait plus qu'il ne se consolait, pendant que son génie étouffé depuis si longtemps se déployait avec tant de rapidité & de force, pendant que la nature qui se perfectionnait en lui, le vengeait des outrages de la fortune ; que devinrent Mr. le Prieur & sa bonne sœur, & la belle recluse St. Yves ? Le premier mois on fut inquiet, & au troisième on fut plongé dans la douleur. Les fausses conjectures, les bruits mal fondés allarmèrent. Au bout de six mois on le crut mort. Enfin, Mr. & Mlle. de Kerckabon aprirent par une ancienne lettre qu'un Garde du Roi avait écrite en Bretagne, qu'un jeune homme semblable à l'Ingénue était arrivé un soir à Versailles, mais, qu'il avait été enlevé pendant la nuit, & que depuis ce temps personne n'en avait entendu parler.

Hélas !

Hélas ! dit Mdlle. Kerkabon, notre neveu aura fait quelque sottise, & se sera attiré de facheuses affaires. Il est jeune, il est bas Breton, il ne peut savoir comme on doit se comporter à la cour. Mon cher frère, je n'ai jamais vu Versailles ni Paris, voici une belle occasion, nous retrouverons peut-être notre pauvre neveu ; c'est le fils de notre frère, notre devoir est de le secourir. Qui sait si nous ne pourrons point parvenir enfin à le faire sous-Diacre quand la fougue de la jeunesse sera amortie ? Il avait beaucoup de disposition pour les sciences. Vous souvenez-vous comme il rai-sonnait sur l'ancien & sur le nouveau Tef-tament ? Nous sommes responsables de son ame ; c'est nous qui l'avons fait batisser ; sa chère maîtresse St. Yves passe les journées à pleurer. En vérité il faut aller à Paris. S'il est caché dans quelqu'une de ces vilaines maisons de joye dont on m'a fait tant de récits, nous l'en tirerons. Le Prieur fut touché des discours de sa sœur. Il alla trouver l'Evêque de St. Malo qui avait bâti le Huron, & lui demanda sa protection & ses conseils. Le Prélat approuva le voyage. Il donna au Prieur des lettres de recommandation pour le Père de

la Chaise, confesseur du Roi, qui avait la première dignité du Royaume, pour l'Archevêque de Paris Harlai, & pour l'Evêque de Meaux Bossuet.

Enfin le frère & la sœur partirent; mais quand ils furent arrivés à Paris, ils se trouvèrent égarés comme dans un vaste labyrinthe, sans fil & sans issue. Leur fortune était médiocre, il leur fallait tous les jours des voitures pour aller à la découverte, & ils ne découvraient rien.

Le Prieur se présenta chez le révérend père de la Chaise; il était avec Madlle. Du Tron, & ne pouvait donner audience à des Prieurs. Il alla à la porte de l'Archevêque; le Prélat était enfermé avec la belle Madame de Lesdiguières pour les affaires de l'Eglise. Il courut à la maison de campagne de l'Evêque de Meaux; celui-ci examinait avec Mlle. de Mauléon l'amour mystique de Madame Guyon. Cependant, il parvint enfin à se faire entendre de ces deux prélats; tous deux lui déclarerent qu'ils ne pouvaient se mêler de son neveu, attendu qu'il n'était pas sous-Diacre.

Enfin, il vit le Jésuite; celui-ci le reçut à bras ouverts, lui protesta qu'il avait toujours eu pour lui une estime particulière,

ne

ne l'ayant jamais connu. Il jura que la Société avait toujours été attachée aux bas Bretons. Mais, dit-il, vôtre neveu n'aurait-il pas le malheur d'être Huguenot ? Non assurément, mon révérend père.— Serait-il point Janséniste ?— Je puis assurer à vôtre révérence qu'à peine est il chrétien. Il y a environ onze mois que nous l'avons batisé.— Voilà qui est bien, voilà qui est bien, nous aurons soin de lui. Vôtre bénéfice est-il considérable !— Oh fort peu de chose ; & mon neveu nous coute beaucoup. Y a-t-il quelques Jansénistes dans le voisinage ? Prenez bien garde, mon cher Monsieur le Prieur, ils sont plus dangereux que les Huguenots & les Athées.— Mon révérend père, nous n'en avons point ; on ne sait ce que c'est que le Jansénisme à Nôtre Dame de la Montagne.— Tant mieux ; allez, il n'y a rien que je ne fasse pour vous. Il congédia affectueusement le Prieur, & n'y pensa plus.

Le temps s'écoulait, le Prieur & la bonne sœur se désespéraient.

Cependant, le maudit Bailli pressait le mariage de son grand benêt de fils avec la belle St. Yves qu'on avait fait sortir exprès de couvent. Elle aimait toujours son cher

filleul autant qu'elle détestait le mari qu'on lui présentait. L'affront d'avoir été mise dans un couvent augmentait sa passion. L'ordre d'épouser le fils du Bailly y mettait le comble. Les regrets, la tendresse, & l'horreur bouleversaient son ame. L'amour, comme on sçait, est bien plus ingénieux & plus hardi dans une jeune fille que l'amitié ne l'est dans un vieux Prieur & dans une tante de quarante-cinq ans passés. De plus elle s'était bien formée dans son couvent par les romans qu'elle avait lus à la dérobée.

La belle St. Yves se souvenait de la lettre qu'un garde du corps avait écrite en basse Bretagne, & dont on avait parlé dans la province. Elle résolut d'aller elle-même prendre des informations à Versailles, de se jeter aux pieds des Ministres si son mari était en prison comme on le disait, & d'obtenir justice pour lui. Je ne sçais quoi l'avertissait secrètement qu'à la cour on ne refuse rien à une jolie fille. Mais elle ne savait pas ce qu'il en coutait.

Sa résolution prise, elle est consolée, elle est tranquille, elle ne rebute plus son futur époux; elle accueille le détestable beau-père, caresse son frère, répand l'allégresse dans la maison; puis le jour destiné à la céré-

· cérémonie elle part secrètement à quatre heures du matin avec ses petits présents de noce, & tout ce qu'elle a pu rassembler. Ses mesures étaient si bien prises qu'elle était déjà à plus de dix lieues lorsqu'on entra dans sa chambre vers le midi. La surprise & la consternation furent grandes. L'intérogant Bailly fit ce jour là plus de questions qu'il n'en avait fait dans toute la semaine ; le mari resta plus sot qu'il ne l'avait jamais été. L'Abbé de St. Yves en colère prit le parti de courir après sa sœur. Le Bailly & son fils voulurent l'accompagner. Ainsi la destinée conduisait à Paris presque tout ce canton de la basse Bretagne.

La belle St. Yves se doutait bien qu'on la suivrait. Elle était à cheval ; elle s'informait adroitement des couriers s'ils n'avaient point rencontré un gros Abbé, un énorme Bailli, & un jeune benêt qui couraient sur le chemin de Paris. Ayant appris au troisième jour qu'ils n'étaient pas loin, elle prit une route différente, & eut assez d'habileté & de bonheur pour arriver à Versailles tandis qu'on la cherchait inutilement dans Paris.

Mais comment se conduire à Versailles ? Jeune belle, sans conseil, sans apui, incon-

nue, exposée à tout, comment oser chercher un garde du Roi ? Elle imagina de s'adresser à un Jésuite du bas étage ; il y en avait pour toutes les conditions de la vie, comme Dieu, disaient-ils, a donné différentes nourritures aux diverses espèces d'animaux. Il avait donné au Roi son confesseur, que tous les soliciteurs de bénéfices appelaient le chef de l'église Gallicane. Ensuite venaient les confesseurs des Princesses ; les ministres n'en avaient point, ils n'étaient pas si sots. Il y avait les Jésuites du grand commun, & surtout les Jésuites des femmes de chambre, par lesquelles on savait les secrets des maîtresses, & ce n'était pas un petit emploi. La belle St. Yves s'addressa à un de ces derniers, qui s'appelait le père *Tout à tous*. Elle se confessa à lui, lui exposa ses avantures, son état, son danger, & le conjura de la loger chez quelque bonne dévote qui la mit à l'abri des tentations.

Le père *Tout à tous* l'introduisit chez la femme d'un officier du gobelet, l'une de ses plus afidées pénitentes. Dès qu'elle y fut, elle s'empressa de gagner la confiance & l'amitié de cette femme ; elle s'informa du garde Breton, & le fit prier de venir chez

chez elle. Ayant fçu de lui que son amant avait été enlevé après avoir parlé à un premier commis, elle court chez ce commis; la vue d'une belle femme l'adoucit, car il faut convenir que Dieu n'a créé les femmes que pour apprivoiser les hommes.

Le plunitif attendri lui avoua tout. Votre amant est à la Bastille depuis près d'un an, & sans vous il y serait peut être toute sa vie. La tendre St. Yves s'évanouit. Quand elle eut repris ses sens, le plunitif lui dit ; Je suis sans credit pour faire du bien, tout mon pouvoir se borne à faire du mal quelquefois. Croiez-moi, allez chez Mr. de St. Pouange, qui fait le bien & le mal, cousin & favori de Mgr. de Louvois. Ce ministre a deux ames, Mr. de St. Pouange en est une, Madame du Belloy l'autre; mais elle n'est pas à présent à Versailles; il ne vous reste que de flétrir le protecteur que je vous indique.

La belle St. Yves partagée entre un peu de joie, & d'extrêmes douleurs, entre quelque espérance & de tristes craintes, poursuivie par son frère, adorant son amant, essuyant ses larmes & en versant encore, tremblante, affaiblie, & reprenant courage, courut vite chez Mr. de St. Pouange.

CHAPIT. QUATORZIEME,

Progrès de l'esprit de l'Ingénu.

L'Ingénu faisait des progrès rapides dans les sciences, & surtout dans la science de l'homme. La cause du développement rapide de son esprit était due à son éducation sauvage presque autant qu'à la trempe de son ame. Car n'ayant rien appris dans son enfance, il n'avait point appris de préjugés. Son entendement n'ayant point été courbé par l'erreur était demeuré dans toute sa rectitude. Il voyait les choses comme elles sont, au lieu que les idées qu'on nous donne dans l'enfance nous les font voir toute notre vie comme elles ne sont point. Vos persécuteurs sont abominables, disait-il à son ami Gordon. Je vous plains d'être opprimé, mais je vous plains d'être Janséniste. Toute secte me paraît le ralliement de l'erreur. Dites-moi s'il y a des sectes en géométrie ?—Non, mon cher enfant,

enfant, lui dit en soupirant le bon Gordon, tous les hommes sont d'accord sur la vérité quand elle est démontrée, mais ils sont trop partagés sur les vérités obscures.—Dites sur les faussetés obscures. S'il y avait eu une seule vérité cachée dans vos amas d'arguments qu'on ressasse depuis tant de siècles, on l'aurait découverte sans doute ; & l'univers aurait été d'accord au moins sur ce point là. Si cette vérité était nécessaire comme le soleil l'est à la terre, elle ferait brillante comme lui. C'est une absurdité, c'est un outrage au genre humain, c'est un attentat contre l'Etre infini & suprême de dire, il y a une vérité essentielle à l'homme, & Dieu l'a cachée.

Tout ce que disait ce jeune ignorant, instruit par la nature, faisait une impression profonde sur l'esprit du vieux savant infortuné.—Serait-il bien vrai, s'écria-t-il, que je me fusse rendu réellement malheureux pour des chimères ? Je suis bien plus sûr de mon malheur que de la grace efficace. J'ai consumé mes jours à raisonner sur la liberté de Dieu & du genre humain, mais j'ai perdu la mienne ; ni St. Augustin ni St. Prosper ne me tireront de l'abîme où je suis.

L'Ingénu livré à son caractère, dit enfin, Voulez-vous que je vous parle avec une confiance hardie ? Ceux qui se font persécuter pour ces vaines disputes de l'école me semblent peu sages : ceux qui persécutent, me paraissent des monstres.

Les deux captifs étaient fort d'accord sur l'injustice de leur captivité. Je suis cent fois plus à plaindre que vous, disait l'Ingénu ; je suis né libre comme l'air ; j'avais deux vies, la liberté, & l'objet de mon amour, on me les ôte. Nous sommes tous deux dans les fers, sans savoir qui nous y a mis, sans pouvoir le demander. J'ai vécu Huron vingt ans ; on dit que ce sont des barbares parce qu'ils se vengent de leurs ennemis ; mais ils n'ont jamais oprimé leurs amis. A peine ai-je mis le pied en France que j'ai versé mon sang pour elle ; j'ai peut-être sauvé une province, & pour récompense je suis englouti dans ce tombeau des vivants où je serais mort de rage sans vous. Il n'y a donc point de loix dans ce païs ! On condamne les hommes sans les entendre ! Il n'en est pas ainsi en Angleterre. Ah ! ce n'était pas contre les Anglais que je devais me battre. Ainsi sa philosophie naïf-sante ne pouvait dompter la nature outragée

gée dans le premier de ses droits, & laissait un libre cours à sa jûste colère.

Son compagnon ne le contredit point. L'absence augmente toujours l'amour qui n'est pas satisfait, & la philosophie ne le diminue pas. Il parlait aussi souvent de sa chère St. Yves que de morale & de métaphysique. Plus ses sentiments s'épuraient & plus il aimait. Il lut quelques romans nouveaux ; il en trouva peu qui lui peignissent la situation de son ame. Il sentait que son cœur allait toujours au delà de ce qu'il lisait. Ah ! disait-il, presque tous ces auteurs là n'ont que de l'esprit & de l'art, Enfin, le bon prêtre Janséniste devenait insensiblement le confident de sa tendresse. Il ne connaissait l'amour auparavant que comme un péché dont on s'accuse en confession. Il apprit à le connaître comme un sentiment aussi noble que tendre, qui peut éléver l'ame autant que l'amollir, & produire même quelquefois des vertus. Enfin, pour dernier prodige, un Huron convertissait un Janséniste.

CHAPITRE QUINZIEME.

La belle St. Yves résiste à des propositions délicates.

LA belle St. Yves, plus tendre encor que son amant, alla donc chez Mr. de St. Pouange, accompagnée de l'amie chez qui elle logeait, toutes deux cachées dans leurs coëffes. La première chose qu'elle vit à la porte ce fut l'Abbé de St. Yves son frère qui en sortait. Elle fut intimidée ; mais la dévote amie la rassura. C'est précisément parce qu'on a parlé contre vous, qu'il faut que vous parliez. Soyez sûre que dans ce païs les accusateurs ont toujours raison, si on se hâte de les confondre. Votre présence d'ailleurs, ou je me trompe fort, fera plus d'effet que les paroles de votre frère.

Pour peu qu'on encourage une amante passionnée, elle est intrépide. La St. Yves

se

se présente à l'audiance. Sa jeunesse, ses charmes, ses yeux tendres, mouillés de quelques pleurs, attirèrent tous les regards. Chaque courtisan du sous-ministre oublia un moment l'idole du pouvoir pour contempler celle de la beauté. Le St. Pouange la fit entrer dans un cabinet; elle parla avec attendrissement & avec grace. St. Pouange se sentit touché. Elle tremblait, il la rassura. Revenez ce soir, lui dit-il, vos affaires méritent qu'on y pense, & qu'on en parle à loisir. Il y a ici trop de monde. On expédie les audiences trop rapidement. Il faut que je vous entretiens à fond de tout ce qui vous regarde. Ensuite ayant fait l'éloge de sa beauté & de ses sentiments, il lui recommanda de venir à sept heures du soir.

Elle n'y manqua pas; la dévote amie l'accompagna encore, mais elle se tint dans le salon, & lut le pédagogue chrétien pendant que le St. Pouange & la belle St. Yves étaient dans l'arrière-cabinet. Croiriez-vous bien, Mademoiselle, lui dit-il d'abord, que votre frère est venu me demander une Lettre de cachet contre vous? En vérité j'en expédierais plutôt une pour le renvoyer en basse Bretagne.—Hélas! Monsieur,

on

on est donc bien libéral de Lettres de cachet dans vos bureaux, puisqu'on en vient soliciter du fond du Royaume comme des pensions. Je suis bien loin d'en demander une contre mon frère. J'ai beaucoup à me plaindre de lui, mais je respecte la liberté des hommes ; je demande celle d'un homme que je veux épouser, d'un homme à qui le Roi doit la conservation d'une province, qui peut le servir utilement & qui est fils d'un officier tué à son service. De quoi est-il accusé ? Comment a-t-on pu le traiter si cruellement sans l'entendre ?

Alors le sous-Ministre lui montra la lettre du Jésuite espion & celle du perfide Bailly.—Quoi ! il y a de pareilles monstres sur la terre ! & on veut me forcer ainsi à épouser le fils ridicule d'un homme ridicule & méchant ! & c'est sur de pareils avis qu'on décide ici de la destinée des citoyens. Elle se jeta à genoux, elle demanda avec des sanglots la liberté du brave homme qui l'adorait. Ses charmes dans cet état parurent dans leur plus grand avantage. Elle était si belle que le St. Pouange, perdant toute honte, lui insinua qu'elle réussirait si elle commençait par lui donner les prémices de ce qu'elle réservait à son

à son amant. La St. Yves épouvantée & confuse feignit longtems de ne le pas entendre ; il fallut s'expliquer plus clairement. Un mot lâché d'abord avec retenue en produisait un plus fort, suivi d'un autre plus expressif. On offrit non seulement la révocation de la Lettre de cachet, mais des récompenses, de l'argent, des honneurs, des établissements ; & plus on promettait, plus le désir de n'être pas refusé augmentait.

La St. Yves pleurait, elle étoit suffoquée, à demi renversé sur un sopha, croyant à peine ce qu'elle voyait, ce qu'elle entendait. Le St. Pouange à son tour se jeta à ses genoux. Il n'était pas sans agréments, & aurait pu ne pas effaroucher un cœur moins prévenu. Mais St. Yves adorait son amant, & croyait que c'étoit un crime horrible de le trahir pour le servir. St. Pouange redoublait les prières & les promesses. Enfin, la tête lui tourna au point qu'il lui déclara que c'étoit le seul moyen de tirer de sa prison l'homme auquel elle prenait un intérêt si volant & si tendre. Cet étrange entretien se prolongeait. La dévote de l'antichambre en lisant son pédagogue chrétien, disait, Mon Dieu ! que peuvent-

ils

ils faire là depuis deux heures ? Jamais Monseigneur de St. Pouange n'a donné une si longue audience, peut-être qu'il a tout refusé à cette pauvre fille, puisqu'elle le prie encore.

Enfin sa compagne sortit de l'arrière-cabinet toute éperdue, sans pouvoir parler, réfléchissant profondément sur le caractère des grands & des demi-grands qui sacrifient si légèrement la liberté des hommes & l'honneur des femmes.

Elle ne dit pas un mot pendant tout le chemin. Arrivée chez l'amie elle éclata, lui conta tout. La dévote fit de grands signes de croix. Ma chère amie, il faut consulter dès demain le père *Tout à tous*, notre directeur ; il a beaucoup de crédit auprès de Monseigneur de St. Pouange ; il confesse plusieurs servantes de sa maison, c'est un homme pieux & accommodant, qui dirige aussi des femmes de qualité. Abandonnez vous à lui, c'est ainsi que j'en use ; je m'en suis toujours bien trouvée. Nous autres pauvres femmes, nous avons besoin d'être conduites par un homme.— Eh bien donc, ma chère amie, j'irai trouver demain le père *Tout à tous*.

CHAPITRE SEIZIEME.

Elle consulte un Jésuite.

DES que la belle & désolée St. Yves fut avec son bon confesseur, elle lui confia qu'un homme puissant & voluptueux lui proposait de faire sortir de prison celui qu'elle devait épouser légitimement, & qu'il demandait un grand prix de son service ; qu'elle avait une répugnance horrible pour une telle infidélité, & que s'il ne s'agissait que de sa propre vie, elle la sacrifierait plutôt que de succomber.

Voilà un abominable pécheur, lui dit le père *Tout à tous*. Vous devriez bien me dire le nom de ce vilain homme ; c'est à coup sûr quelque Janséniste ; je le dénoncerai à sa révérence le père de la Chaise, qui le fera mettre dans le gîte où est à présent la chère personne que vous devez épouser.

La pauvre fille, après un long embarras & de grandes irrésolutions, lui nomma enfin St. Pouange.

Mon-

Monseigneur de St. Pouange ! s'écria le Jésuite ; ah ! ma fille, c'est toute autre chose ; il est cousin du plus grand Ministre que nous ayons jamais eu, homme de bien, protecteur de la bonne cause, bon chrétien ; il ne peut avoir eu une telle pensée, il faut que vous ayez mal entendu.—Ah ! mon père, je n'ai entendu que trop bien ; je suis perdue quoi que je fasse ; je n'ai que le choix du malheur & de la honte ; il faut que mon amant reste enseveli tout vivant, ou que je me rende indigne de vivre. Je ne puis le laisser périr, & je ne puis le sauver.

Le père *Tout à tous* tâcha de la calmer par ces douces paroles.

Premièrement, ma fille, ne dites jamais ce mot *mon amant*, il à quelque chose de mondain qui pourrait offenser Dieu, dites mon mari ; car bien qu'il ne le soit pas encore, vous le regardez comme tel, & rien n'est plus honnête.

Secondeiment, bien qu'il soit votre époux en idée, en espérance, il ne l'est pas au effet. Ainsi vous ne commettriez pas un adultère, péché énorme qu'il faut toujours éviter autant qu'il est possible.

Troisiémement, les actions ne sont pas d'une malice de coulpe quand l'intention est

est pure ; & rien n'est plus pur que de délivrer votre mari.

Quatrièmement, vous avez des exemples dans la sainte antiquité qui peuvent merveilleusement servir à votre conduite. St. Augustin rapporte que sous le Proconsulat de Septimius Acyndinus en l'an 340 de notre salut, un pauvre homme ne pouvant paier à César ce qui apartenait à César, fut condamné à la mort comme il est juste, malgré la maxime, *Où il n'y a rien le Roi perd ses droits.* Il s'agissait d'une livre d'or : le condamné avait une femme en qui Dieu avait mis la beauté & la prudence. Un vieux richard promit de donner une livre d'or & même plus à la dame, à condition qu'il commettrait avec elle le péché immonde. La Dame ne crut point mal faire en sauvant la vie à son mari. St. Augustin approuve fort sa généreuse résignation. Il est vrai que le vieux richard la trompa, & peut-être même son mari n'en fut pas moins pendu ; mais elle avait fait tout ce qui était en elle pour sauver sa vie.

Soiez sûre, ma fille, que quand un Jésuite vous cite St. Augustin, il faut bien que ce Saint ait pleinement raison. Je ne vous conseille rien ; vous êtes sage ; il est

à présumér que vous serez utile à vôtre mari. Monseigneur de St. Pouange est honnête homme, il ne vous trompera pas, c'est tout ce que je puis vous dire ; je prierais Dieu pour vous ; j'espère que tout se passera à sa plus grande gloire.

La belle St. Yves non moins effraieé des discours du Jésuite que des propositions du sous-ministre, s'en retourna éperdue chez son amie. Elle était tentée de se délivrer par la mort de l'horreur de laisser dans une captivité affreuse l'amant qu'elle adorait, & de la honte de le delivrer au prix de ce qu'elle avait de plus cher, & qui ne devait apartenir qu'à cet amant infortuné.

CHAPIT. DIX-SEPTIEME.

Elle succombe par vertu.

Elle priait son amie de la tuer ; mais cette femme non moins indulgente que le Jésuite lui parla plus clairement encore. Hélas ! dit-elle, les affaires ne se font guères autrement dans cette cour si aimable, si galante & si renommée. Les places les plus médiocres & les plus considérables n'ont souvent été données qu'au prix qu'on exige de vous. Ecoutez, vous m'avez inspiré de l'amitié & de la confiance ; je vous avouerai que si j'avais été aussi difficile que vous l'êtes, mon mari ne jouirait pas du petit poste qui le fait vivre ; il le fait, & loin d'en être fâché il voit en moi sa bienfaitrice : & il se regarde comme ma créature. Pensez-vous que tous ceux qui ont été à la tête des provinces ou même des armées aient dû leurs honneurs & leur fortune, à leurs seuls services ? Il en est qui en sont redevables à Mesdames leurs femmes. Les dignités de la guerre ont été sollicitées par

l'amour ; & la place a été donnée au mari de la plus belle.

Vous êtes dans une situation bien plus intéressante ; il s'agit de rendre votre amant au jour, & de l'épouser ; c'est un devoir sacré qu'il vous faut remplir. On n'a point blâmé les belles & grandes dames dont je vous parle ; on vous applaudira ; on dira que vous ne vous êtes permise une faiblesse que par un excès de vertu.—Ah ! quelle vertu, s'écria la belle St. Yves ; quel labirinth d'iniquités, quel pa's, & que j'aprends à connaître les hommes ! Un père de la Chaise, & un Bailly ridicule, font mettre mon amant en prison ; ma famille me persécute, on ne me tend la main dans mon désastre que pour me déshonorer. Un Jésuite a perdu un brave homme, un autre Jésuite veut me perdre ; je ne suis entourée que de pièges, & je touche au moment de tomber dans la misère ! Il faut que je parle au Roi ; je me jetterai à ses pieds sur son passage quand il ira à la Messe ou à la Comédie.

On ne vous laissera pas aprocher, lui dit sa bonne amie, & si vous aviez le malheur de parler, Monseigneur de Louvois & le Révérend Père de la Chaise pourraient vous

vous enterrer dans le fond d'un couvent pour le reste de vos jours.

Tandis que cette brave personne augmentait ainsi les perpléxités de cette ame desespérée, & enfonçait le poignard dans son cœur, arrive un exprès de Mr. de St. Pouange avec une Lettre & deux beaux pendants d'oreille. St. Yves rejeta le tout en pleurant, mais l'amie s'en chargea.

Dès que le messager fut parti, nôtre confidente lit la lettre dans laquelle on proposa un petit souper aux deux amies pour le soir. St. Yves jure qu'elle n'ira point. La dévote veut lui essayer les deux boucles de diamants ; St. Yves ne le put souffrir, elle combattit la journée entière. Enfin, n'ifiant en vue que son amant, vaincue, entraînée, ne sachant où on la mène, elle se laisse conduire au souper fatal. Rien n'avait pu la déterminer à se parer de ses pendants d'oreille ; la confidente les aporta, elle les lui ajusta malgré elle ayant qu'on se mit à table. St. Yves était si confuse, si troublée, qu'elle se laissait tourmenter ; & le patron en tirait un augure très favorable. Vers la fin du repas la confidente se retira discrètement. Le patron montra alors la révocation de la Lettre

de cachet, le brevet d'une gratification considérable, celui d'une compagnie, & n'épargna pas les promesses. Ah ! lui dit St. Yves, que je vous aimerais si vous ne vouliez pas être tant aimé !

Enfin, après une longue résistance, après des sanglots, des cris, des larmes, affaiblies du combat, éperdue, languissante, il fallut se rendre. Elle n'eut d'autre ressource que de se promettre de ne penser qu'à l'Ingénue, tandis que le cruel jouirait impitoyablement de la nécessité où elle était réduite.

CHAPIT.

CHAPIT. DIX-HUITIEME.

Elle délivre son amant & un Janséniste.

AU point du jour, elle vole à Paris, munie de l'ordre du Ministre. Il est difficile de peindre ce qui se passait dans son cœur pendant ce voyage. Qu'on imagine une âme vertueuse & noble, humiliée de son opprobre, enivrée de tendresse, déchirée des remords d'avoir trahi son amant, pénétrée du plaisir de délivrer ce qu'elle adore. Ses amertumes, ses combats, son succès partageaient toutes ses réflexions. Ce n'était plus cette fille simple dont une éducation provinciale avait rétréci les idées. L'amour & le malheur l'avaient formée. Le sentiment avait fait autant de progrès en elle que la raison en avait fait dans l'esprit de son amant infortuné. Les filles apprennent à sentir plus aisément que les hommes n'apprennent à penser. Son aventure était plus instructive que quatre ans de couvent.

Son habit était d'une simplicité extrême. Elle voyait avec horreur les ajustemens sous lesquels elle avait paru devant son funeste bienfaiteur ; elle avait laissé ses boucles de diamants à sa compagne sans même les regarder. Confuse & charmée, idolâtre de l'Ingénue & se haïssant elle-même, elle arrive enfin à la porte

De cet affreux château palais de la vengeance,
Qui renferma souvent le crime & l'innocence.

Quand il fallut descendre du carosse, les forces lui manquèrent ; on l'aida ; elle entra, le cœur palpitant, les yeux humides, le front consterné. On la présente au gouverneur ; elle veut lui parler, sa voix expire ; elle montre son ordre en articulant à peine quelques paroles. Le gouverneur aimait son prisonnier ; il fut très aise de sa délivrance. Son cœur n'était pas endurci comme celui de quelques honorables géoliers ses confrères, qui ne pensant qu'à la rétribution attachée à la garde de leurs captifs, fondant leurs revenus sur leurs victimes, & vivants du malheur d'autrui, se faisaient en secret une joie affreuse des larmes des infortunés.

Il faut venir le prisonnier dans son appartement. Les deux amants se voient, & tous deux s'évanouissent. La belle St. Yves resta longtemps sans mouvement & sans vie : l'autre rappella bientôt son courage. C'est apparemment là Madame vôtre femme, lui dit le gouverneur ; vous ne m'aviez point dit que vous fussiez marié. On me mande que c'est à ses soins généreux que vous devez vôtre délivrance. Ah ! je ne suis pas digne d'être sa femme, dit la belle St. Yves d'une voix tremblante, & elle retomba encor en faiblesse.

Quand elle eut repris ses sens, elle presenta, toujours tremblante, le brevet de la gratification, & la promesse par écrit d'une compagnie. L'Ingénu aussi étonné qu'attendri, s'éveillait d'un songe pour retomber dans un autre. Pourquoi ai-je été enfermé ici ? Comment avez-vous pu m'en tirer ? Où sont les monstres qui m'y ont plongé ? Vous êtes une divinité qui descendez du ciel à mon secours.

La belle St. Yves baissait la vue, regardait son amant, rougissait, & détournait le moment d'après ses yeux mouillés de pleurs. Elles lui aprit enfin tout ce qu'elle savait, & tout ce qu'elle avait éprouvé, excepté ce qu'elle

qu'elle aurait voulu se cacher pour jamais, & ce qu'un autre que l'Ingénue, plus accoutumé au monde, & plus instruit des usages de la cour, aurait deviné facilement.

Est-il possible qu'un misérable comme ce Bailly ait eu le pouvoir de me ravir ma liberté ! Ah ! je vois bien qu'il en est des hommes comme des plus vils animaux ; tous peuvent nuire. Mais est-il possible qu'un moine, un Jésuit confesseur du Roi, ait contribué à mon infortune autant que ce Bailly, sans que je puise imaginer sous quel prétexte ce détestable fripon m'a persécuté. M'a-t-il fait passer pour un Janséniste ? Enfin, comment vous êtes-vous souvenue de moi ? je ne le méritais pas, je n'étais alors qu'un sauvage. Quoi ! vous avez pu sans conseil, sans secours entreprendre le voyage de Versailles ! vous y avez paru, & on a brisé mes fers ! Il est donc dans la beauté & dans la vertu un charme invincible qui fait tomber les portes de fer, & qui amollit les cœurs de bronze !

A ce mot de vertu, des sanglots échappèrent à la belle St. Yves. Elle ne savait pas combien elle était vertueuse dans le crime qu'elle se reprochait.

Son

Son amant continua ainsi. Ange qui avez rompu mes liens, si vous avez eu (ce que je ne comprends pas encor) assez de crédit pour me faire rendre justice, faites la donc rendre aussi à un vieillard qui m'a le premier apris à penser, comme vous m'avez apris àimer. La calamité nous a unis; je l'aime comme un père, je ne peux vivre ni sans vous ni sans lui.

Moi que je sollicite le même homme qui ! . . . oui, je veux tout vous devoir, & je ne veux devoir jamais rien qu'à vous :— écrivez à cet homme puissant, comblez moi de vos bienfaits,achevez ce que vous avez commencé,achevez vos prodiges. Elle sentait qu'elle devait faire tout ce que sont amant exigeait. Elle voulut écrire, sa main ne pouvait obéir. Elle recommença trois fois sa lettre, la déchira trois fois; elle écrivit enfin, & les deux amants sortirent après avoir embrassé le vieux martyr de la grace efficace.

L'heureuse & désolée St. Yves savait dans quelle maison logeait son frère, elle y alla; son amant prit un appartement dans la même maison.

A peine y furent-ils arrivés que son protecteur lui envoya l'ordre de l'élargissement du

du bon homme Gordon, & lui demanda un rendez-vous pour le lendemain. Ainsi, à chaque action honnête & généreuse qu'elle faisait, son deshonneur en était le prix. Elle regardait avec exécration cet usage de vendre le malheur & le bonheur des hommes. Elle donna l'ordre de l'élargissement à son amant, & refusa le rendez-vous d'un bien faicteur qu'elle ne pouvait plus voir sans expirer de douleur & de honte. L'Ingentu ne pouvait se séparer d'elle que pour aller délivrer un ami. Il y vola. Il remplit ce devoir en réfléchissant sur les étranges événements de ce monde, & en admirant la vertu courageuse d'une jeune fille à qui deux infortunés devaient plus que la vie.

CHAPIT. DIX-NEUVIEME.

*L'Ingénu, la belle St. Yves & leurs parents
sont rassemblés.*

LA généreuse & respectable infidèle était avec son frère l'Abbé de St. Yves, le bon Prieur de la Montagne, & la Dame de Kerkabon. Tous étaient également étonnés, mais leurs situations & leurs sentiments étaient bien différents. L'Abbé de St. Yves pleurait ses torts aux pieds de sa sœur qui lui pardonnait. Le Prieur & sa tendre sœur pleuraient aussi, mais de joie ; le vilain Bailly & son insuportable fils ne troublaient point cette scène touchante. Ils étaient partis au premier bruit de l'élargissement de leur ennemi, ils courraient enfevelir dans leur province leur sotise & leur crainte.

Les quatre personnages agités de cent mouvements divers, attendaient que le jeune homme revint avec l'ami qu'il devait délivrer. L'Abbé de St. Yves n'osait lever les

les yeux devant sa sœur : la bonne Kerkabon disait, je reverrai donc mon cher neveu. Vous le reverrez, dit la charmante St. Yves, mais ce n'est plus le même homme ; son maintien, son ton, ses idées, son esprit, tout est changé ; il est devenu aussi respectable qu'il était naïf & étranger à tout. Il sera l'honneur & la consolation de votre famille : que ne puis-je être aussi l'honneur de la mienne ! Vous n'êtes point non plus la même, dit le Prieur ; que vous est-il donc arrivé qui ait fait en vous un si grand changement ?

Au milieu de cette conversation, l'Ingénue arrive, tenant par la main son Janféniste. La scène alors devint plus neuve & plus intéressante. Elle commença par les tendres embrassements de l'oncle & de la tante. L'Abbé de St. Yves se mettait presque aux genoux de l'Ingénue, qui n'était plus l'Ingénue. Les deux amants se parlaient par des regards qui exprimaient tous les sentiments dont ils étaient pénétrés. On voyait éclater la satisfaction, la reconnaissance sur le front de l'un, l'embarras était peint dans les yeux tendres & un peu égarés de l'autre. On était étonné qu'elle mêlat de la douleur à tant de joye.

Le vieux Gordon devint en peu de moments cher à toute la famille. Il avait été malheureux avec le jeune prisonnier, & c'était un grand titre. Il devait sa délivrance aux deux amants, cela seul le réconciliait avec l'amour, l'apréte de ces anciennes opinions sortait de son cœur, il était changé en homme, ainsi que le Huron. Chacun raconta ses avantures avant le souper. Les deux Abbés, la tante écoutaient comme des enfans qui entendent des histoires de revenants, & comme des hommes qui s'intéressaient tous à tant de désastres. Hélas ! dit Gordon, il y a peut-être plus de cinq cent personnes vertueuses qui sont à présent dans les même fers que Mlle. de St. Yves a brisés : leurs malheurs sont inconnus. On trouve assez de mains qui frapent sur la foule des malheureux, & rarement une secourable. Cette réflexion si vraye augmentait sa sensibilité & sa reconnaissance ; tout redoublait le triomphe de la belle St. Yves, on admirait la grandeur & la fermeté de son ame. L'admiration était mêlée de ce respect qu'on sent malgré soi pour une personne qu'on croit avoir du crédit à la Cour. Mais l'Abbé de St. Yves disait quelquefois,

Comment

Comment ma sœur a-t-elle pu faire pour obtenir si-tôt ce crédit ?

On allait se mettre à table de très bonne heure. Voilà que la bonne amie de Versailles arrive sans rien savoir de tout ce qui s'était passé ; elle était en carosse à fix chevaux, on voit bien à qui appartenait l'équipage. Elle entre avec l'air imposant d'une personne de cour qui a de grandes affaires, salue très légèrement la compagnie, & tirant la belle St. Yves à l'écart, Pourquoi vous faire tant attendre ? Suivez-moi, voilà vos diamants que vous aviez oubliés. Elle ne put dire ces paroles si bas que l'Ingénu ne les entendit ; il vit les diamants ; le frère fut interdit ; l'oncle & la tante n'éprouvèrent qu'une surprise de bonnes gens qui n'avaient jamais vu une telle magnificence. Le jeune homme qui s'était formé par un an de réflexions, en fit malgré lui, & parut troublé un moment. Son amante s'en aperçut ; une pâleur mortelle se répandit sur son beau visage, une frisson la saisit, elle se soutenait à peine ; Ah ! Madame, dit-elle à la fatale amie, vous m'avez perdue : vous me donnez la mort. Ces paroles percèrent le cœur de l'Ingénu ; mais il avait déjà pris à se posséder ; il ne

les

les releva point, de peur d'inquiéter sa maîtresse devant son frère, mais il pâlit comme elle.

St. Yves éperdue de l'altération qu'elle apercevait sur le visage de son amant, entraîne cette femme hors de la chambre dans une petit passage, jette les diamants à terre devant elle. Ah ! ce ne sont pas eux qui m'ont séduite, vous le savez, mais celui qui les a donnés ne me reverra jamais. L'amie les ramassait, & St. Yves ajoutait, qu'il les reprenne ou qu'il vous les donne ; allez, ne me rendez plus honteuse de moi-même. L'ambassadrice enfin s'en retourna, ne pouvant comprendre les remords dont elle était témoin.

La belle St. Yves opprimee, éprouvant dans son corps une révolution qui la suffoquait : fut obligée de se mettre au lit, mais pour n'allarmer personne elle ne parla point de ce qu'elle souffrait ; & ne prétextant que sa lassitude, elle demanda la permission de prendre du repos ; mais ce fut après avoir rassuré la compagnie par des paroles consolantes & flatteuses, & jeté sur son amant des regards qui portaient le feu dans son ame.

Le souper qu'elle n'anima pas, fut triste dans le commencement, mais de cette tristesse intéressante qui fournit des conversations attachantes & utiles, si supérieures à la frivole joie qu'on recherche, & qui n'est d'ordinaire qu'un bruit importun.

Gordon fit en peu de mots l'histoire du Jansénisme & du Molinisme, des persécutions dont un parti accablait l'autre, & de l'opiniâtreté de tous les deux. L'Ingénue en fit la critique, & plaignit les hommes qui non contents de tant de discorde que leurs intérêts allument, se font de nouveaux maux pour des intérêts chimériques, & pour des absurdités inintelligibles. Gordon racontait, l'autre jugeait ; les convives écoutaient avec émotion, & s'éclairaient d'une lumière nouvelle. On parla de la longueur de nos infortunes, & de la brièveté de la vie. On remarqua que chaque profession a un vice & un danger qui lui sont attachés ; & que depuis le Prince jusqu'au dernier des mendians, tout semble accuser la nature. Comment se trouve-t-il tant d'hommes qui pour si peu d'argent se font les persecuteurs, les satellites, les bourreaux des autres hommes ? Avec quelle indifférence inhumaine un homme

homme en place signe la destruction d'une famille, & avec quelle joie plus barbare des mercenaires l'exécutent !

J'ai vu dans ma jeunesse, dit le bon homme Gordon, un parent du Maréchal de Marillac, qui étant poursuivi dans sa province pour la cause de cet illustre malheureux, se cachait dans Paris sous un nom supposé. C'était un vieillard de soixante & douze ans. Sa femme qui l'accompagnait, était à peu près de son âge. Ils avaient eu un fils libertin, qui à l'âge de quatorze ans s'était enfui de la maison paternelle ; devenu soldat, puis déserteur, il avait passé par tous les degrés de la débauche & de la misère : enfin ayant pris un nom de terre, il était dans les gardes du Cardinal de Richelieu, (car ce prêtre, ainsi que le Mazarin, avait des gardes;) il avait obtenu un bâton d'exempt dans cette compagnie de satellites. Cet avanturier fut chargé d'arrêter le vieillard & son épouse, & s'en acquitta avec toute la dureté d'un homme qui voulait plaire à son maître. Comme il les conduisait, il entendit ces deux victimes déplorer la longue suite des malheurs qu'elles avaient éprouvés depuis leur berceau. Le père

& la mère comptaient parmi leurs plus grandes infortunes les égarements & la perte de leur fils. Il les reconnut ; il ne les conduisit pas moins en prison, en les assurant que Son Eminence devait être servie de préférence à tout. Son Eminence récompensa son zèle.

J'ai vu un espion du père de la Chaise trahir son propre frère dans l'espérance d'un petit bénéfice qu'il n'eut point ; & je l'ai vu mourir, non de remords, mais de douleur d'avoir été trompé par le Jésuite.

L'emploi de confesseur que j'ai long-temps exercé m'a fait connaître l'intérieur des familles ; je n'en ai guères vu qui ne fussent plongées dans l'amertume, tandis qu'au déhors couvertes du masque du bonheur elles paraissaient nager dans la joie ; & j'ai toujours remarqué que les grands chagrins étaient le fruit de notre cupidité effrénée.

Pour moi, dit l'Ingénu, je pense qu'une ame noble, reconnaissante & sensible peut vivre heureuse ; & je compte bien jouir d'une félicité sans mélange avec la belle & généreuse St. Yves. Car je me flatte, ajouta-t-il, en s'adressant à son frère avec le sourire de l'amitié, que vous ne me refuserez

fuserez pas comme l'année passée, & que je m'y prendrai d'une manière plus décente. L'Abbé se confondit en excuses du passé & en protestations d'un attachement éternel.

L'oncle Kerkabon dit que ce serait le plus beau jour de sa vie. La bonne tante en s'extasiant & en pleurant de joie, s'écriait, Je vous l'avais bien dit que vous ne seriez jamais sous-Diacre ; ce sacrement-ci vaut bien mieux que l'autre ; plût à Dieu que j'en eusse été honorée ! mais je vous servirai de mère. Alors ce fut à qui rencherirait sur les louanges de la tendre St. Yves.

Son amant avait le cœur trop plein de ce qu'elle avait fait pour lui, il l'aimait trop pour que l'aventure des diamants eût fait sur son cœur une impression dominante. Mais ces mots qu'il avoit trop entendus, *vous me donnez la mort*, l'effrayaient encor en secret & corrompaient toute sa joie, tandis que les éloges de sa belle maîtresse augmentaient encor son amour. Enfin, on n'était plus occupé que d'elle ; on ne parlait que du bonheur que ces deux amants méritaient ; on s'arrangeait pour vivre tous ensemble dans Paris, on faisait

des projets de fortune & d'agrandissement, on se livrait à toutes ces espérances que la moindre lueur de félicité fait naître si aisément. Mais l'Ingénu dans le fond de son cœur éprouvait un sentiment secret qui repoussait cette illusion. Il relisait ces promesses signées St. Pouange, & les brevets signés Louvois ; on lui dépeignit ces deux hommes tels qu'ils étaient, ou qu'on les croyait être. Chacun parla des ministres & du ministère avec cette liberté de table, regardée en France comme la plus précieuse liberté qu'on puisse gouter sur la terre.

Si j'étais Roi de France, dit l'Ingénu, voici le ministre de la guerre que je choisirais ; je voudrais un homme de la plus haute naissance, par la raison qu'il donne des ordres à la noblesse. J'exigerais qu'il eût été lui-même officier, qu'il eût passé par tous les grades, qu'il fût au moins Lieutenant Général des armées, & digne d'être Maréchal de France. Car n'est-il pas nécessaire qu'il ait servi lui-même pour mieux connaître les détails du service ? & les officiers n'obéiront-ils pas avec cent fois plus d'allégresse à un homme de guerre qui aura comme eux signalé son courage qu'à

qu'à un homme de cabinet qui ne peut que deviner tout au plus les opérations d'une campagne, quelque esprit qu'il puisse avoir? Je ne serais pas fâché que mon ministre fût généreux, quoique mon garde du trésor royal en fût quelquefois un peu embarrassé. J'aimerais qu'il eût un travail facile, & que même il se distinguât par cette gaïté d'esprit, partage d'un homme supérieur aux affaires, qui plait tant à la nation, & qui rend tous les devoirs moins pénibles. Il désirait qu'un ministre eût ce caractère, parce qu'il avait toujours remarqué que cette belle humeur est incompatible avec la cruauté.

Mons. de Louvois n'aurait peut-être pas été satisfait des souhaits de l'Ingénue; il avait une autre sorte de mérite.

Mais pendant qu'on était à table, la maladie de cette fille malheureuse prenait un caractère funeste; son sang s'était allumé, une fièvre dévorante s'était déclarée, elle souffrait & ne se plaignait point, attentive à ne pas troubler la joie des convives.

Son frère sachant qu'elle ne dormait pas, alla au chevet de son lit; il fut surpris de l'état où elle était. Tout le monde accourut; l'amant se présentait à la suite du

frère. Il était sans doute le plus allarmé & le plus attendri de tous ; mais il avait apris à joindre la discrétion à tous les dons heureux que la nature lui avait prodigués, & le sentiment prompt des bienséances commençait à dominer dans lui.

On fit venir aussi-tôt un médecin du voisinage. C'était un de ceux qui visitent leurs malades en courant, qui confondent la maladie qu'ils viennent de voir avec celles qu'ils voient, qui mettent une pratique aveugle dans une science à laquelle toute la maturité d'un discernement sain & réfléchi ne peut ôter son incertitude & ses dangers. Il redoubla le mal par sa précipitation à prescrire un remède alors à la mode. De la mode jusques dans la médecine ! Cette manie était trop commune dans Paris.

La triste St. Yves contribuait encor plus que son médecin à rendre sa maladie dangereuse. Son âme tuait son corps. La foule des pensées qui l'agitaient portait dans ses veines un poison plus dangereux que celui de la fièvre la plus brûlante.

CHAPITRE VINGTIEME,

La belle St. Yves meurt, & ce qui en arrive.

ON appella un autre médecin ; celui-ci au lieu d'aider la nature & de la laisser agir dans une jeune personne dans qui tous les organes rappellaient la vie, ne fut occupé que de contrecarrer son confrère. La maladie devint mortelle en deux jours. Le cerveau qu'on croit le siège de l'entendement, fut attaqué aussi violemment que le cœur, qui est, dit-on, le siège des passions.

Quelle méchanique incompréhensible a soumis les organes au sentiment & à la pensée ? Comment une seule idée douloureuse dérange-t-elle le cours du sang, & comment le sang à son tour porte-t-il ses irrégularités dans l'entendement humain ? Quel est ce fluide inconnu & dont l'existence est certaine, qui plus prompt, plus actif que la lumière, vole en moins d'un clin d'œil dans tous les canaux de la vie, produit les sensations, la mémoire, la tristesse ou la joie, la raison ou le vertige, rappelle avec horreur,

ce

ce qu'on voudrait oublier, & fait d'un animal pensant ou un objet d'admiration ou un sujet de pitié & des larmes ?

C'était là ce que disait le bon Gordon ; & cette réflexion si naturelle que rarement font les hommes, ne dérobait rien à son atendrissement ; car il n'était pas de ces malheureux philosophes qui s'efforcent d'être insensibles. Il était touché du sort de cette jeune fille, comme un père qui voit mourir lentement son enfant chéri. L'Abbé de St. Yves était desespéré, le Prieur & sa sœur répandaient des ruisseaux de larmes. Mais qui pourrait peindre l'état de son amant ? Nulle langue n'a des expressions qui répondent à ce comble des douleurs ; les langues sont trop imparfaites.

La tante presque sans vie tenait la tête de la mourante dans ses faibles bras, son frère était à genoux au pied du lit. Son amant pressait sa main qu'il baignait de pleurs, & éclatait en sanglots, il la nommait sa bienfaîtrice, son espérance, sa vie, la moitié de lui-même, sa maîtresse, son épouse. A ce mot d'épouse elle soupira, le regarda avec une tendresse inexprimable, & soudain jeta un cri d'horreur ; puis dans un de ces intervalles où l'accablement &

l'op-

l'oppression des sens & les souffrances suspendues laissent à l'ame sa liberté & sa force, elle s'écria, Moi vôtre épouse ! Ah ! cher amant, ce nom, ce bonheur, ce prix n'étaient plus faits pour moi ; je meurs, & je le mérite. O Dieu de mon cœur ! ô vous que j'ai sacrifié à des démons infernaux, c'en est fait, je suis punie, vivez heureux. Ces paroles tendres & terribles ne pouvaient être comprises ; mais elles portaient dans tous les cœurs l'effroi & l'attendrissement ; elle eut le courage de s'expliquer. Chaque mot fit frémir d'étonnement, de douleur & de pitié tous les assistants. Tous se réunissaient à détester l'homme puissant qui n'avait réparé une horrible injustice que par un crime, & qui avait forcé la plus respectable innocence à être sa complice.

Qui ? vous coupable ! lui dit son amant, non, vous ne l'êtes pas ; le crime ne peut être que dans le cœur, le vôtre est à la vertu & à moi.

Il confirmait ce sentiment par des paroles qui semblaient ramener à la vie la belle St. Yves. Elle se sentit consolée, & s'étonnait d'être aimée encore. Le vieux Gordon l'aurait condamnée dans le temps qu'il

qu'il n'était que Janséniste ; mais étant devenu sage il l'estimait & il pleurait.

Au milieu de tant de larmes & de craines, pendant que le danger de cette fille si chère remplissait tous les cœurs, que tout était consterné, on annonce un courrier de la cour. Un courrier ! & de qui ? & pourquoi ? C'était de la part du confesseur du Roi pour le Prieur de la Montagne ; ce n'était pas le père de la Chaise qui écrivait, c'était le frère Vadbled, son valet de chambre, homme très important dans ce temps-là, lui qui mandait aux Archevêques les volontés du révérend père, lui qui donnait audience, lui qui promettait des bénéfices, lui qui faisait quelquefois expédier des Lettres de cachet. Il écrivait à l'Abbé de la Montagne, " Que sa reverence était informée des avantures de son neveu, " que sa prison n'était qu'une méprise, " que ces petites disgraces arrivaient fréquemment, qu'il ne fallait pas y faire attention, & qu'enfin il convenait que lui Prieur vint lui présenter son neveu le lendemain, qu'il devait amener avec lui le bon homme Gordon, que lui frère Vadbled les introduirait chez sa révérence " &

“ & chez Mons. de Louvois, lequel leur
“ dirait un mot dans son anti-chambre.”

Il ajoutait que l'histoire de l'Ingénu & son combat contre les Anglais avaient été contés au Roi, que sûrement le Roi daignerait le remarquer quand il passerait dans la galerie, & peut-être même lui ferait un signe de tête. La Lettre finissait par l'espérance dont on le flattait que toutes les Dames de la Cour s'empresseraient de faire venir son neveu à leurs toilettes, que plusieurs d'entre elles lui diraient, *Bon jour, Monsieur l'Ingénu,* & qu'assurément il serait question de lui au souper du Roi. La Lettre était signée, Vôtre affectionné, Vadbled, frère Jésuite.

Le prieur ayant lu la Lettre tout haut, son neveu furieux, & commandant un moment à sa colère, ne dit rien au porteur : mais se tournant vers le compagnon de ses infortunes, il lui demanda ce qu'il pensait de ce stile. Gordon lui répondit, C'est donc ainsi qu'on traite les hommes comme des singes ! On les bat & on les fait danser. L'Ingénu reprenant son caractère qui revient toujours dans les grands mouvements de l'ame, déchira la Lettre par morceaux & les jeta au nez du courrier :

rier : voilà ma réponse. Son oncle épouvanté crut voir le tonnerre & vingt Lettres de cachet tomber sur lui. Il alla vite écrire & excuser comme il put ce qu'il prenait pour l'emportement d'un jeune homme, & qui était la saillie d'une grande ame.

Mais des foins plus douloureux s'emparaient de tous les cœurs. La belle & infortunée St. Yves sentait déjà sa fin aprocher ; elle était dans le calme, mais dans ce calme affreux de la nature affaissée qui n'a plus la force de combattre. O mon chere amant, dit-elle d'une voix tombante, la mort me punit de ma faiblesse, mais j'expire avec la consolation de vous avoir libre. Je vous ai adoré en vous trahissant, & je vous adore en vous disant un éternel adieu.

Elle ne se parait pas d'une vaine fermeté ; elle ne concevait pas cette misérable gloire de faire dire à quelques voisins, elle est morte avec courage. Qui peut perdre à vingt ans son amant, sa vie, & ce qu'on appelle l'honneur, sans regrets & sans déchirements ? Elle sentait toute l'horreur de son état, & le faisait sentir par ces mots & par ces regards mourants qui parlent avec tant

tant d'empire. Enfin, elle pleurait comme les autres dans les moments où elle eut la force de pleurer.

Que d'autres cherchent à louer les morts fastueuses de ceux qui entrent dans la destruction avec insensibilité. C'est le sort de tous les animaux. Nous ne mourons comme eux que quand l'âge ou la maladie nous rend semblables à eux par la stupidité de nos organes. Quiconque fait une grande perte a de grands regrets ; s'il les étouffe, c'est qu'il porte la vanité jusques dans les bras de la mort.

Lorsque le moment fatal fut arrivé, tous les assistans jettèrent des larmes & des cris. L'Ingénu perdit l'usage de ses sens. Les ames fortes ont des sentiments bien plus violents que les autres quand elles sont tendres. Le bon Gordon le connaissait assez pour craindre qu'étant revenu à lui il ne se donnat la mort. On écarta toutes les armes ; le malheureux jeune homme s'en aperçut ; il dit à ses parents & à Gordon sans pleurer, sans gémir, & sans s'émouvoir, Penfez-vous donc qu'il y ait quelqu'un sur la terre qui ait le droit & le pouvoir de m'empêcher de finir ma vie ? Gordon se garda bien de lui étaler ces lieux communs fastidieux,

fastidieux, par lesquels on essaie de prouver qu'il n'est pas permis d'user de sa liberté pour cesser d'être quand on est horriblement mal, qu'il ne faut pas sortir de sa maison quand on ne peut plus y demeurer, que l'homme est sur la terre comme un soldat à son poste : comme s'il importait à l'être des êtres que l'assemblage de quelques parties de matière fût dans un lieu ou dans un autre ; raisons impuissantes qu'un desespoir ferme & réfléchi dédaigne d'écouter, & auxquelles Caton ne répondit que par un coup de poignard.

Le morne & terrible silence de l'Ingénu, ses yeux sombres, ses lèvres tremblantes, les frémissements de son corps, portaient dans l'ame de tous ceux qui le regardaient ce mélange de compassion & d'éffroi qui enchaîne toutes les puissances de l'ame, qui exclut tout discours, & qui ne se manifeste que par des mots entrecoupés. L'hotesse & sa famille étaient accourues, on tremblait de son desespoir, on le gardait à vue, on observait tous ses mouvements. Déjà le corps glacé de la belle St. Yves avait été porté dans une salle basse loin des yeux de son amant, qui semblait la chercher

cher encore, quoiqu'il ne fût plus en état de rien voir.

Au milieu de ce spectacle de la mort, tandis que le corps est exposé à la porte de la maison, que deux prêtres à coté d'un bénitier récitent des prières d'un air distrait, que des passants jettent quelques gouttes d'eau bénite sur la biere par oisiveté, que d'autres poursuivent leur chemin avec indifférence, que les parents pleurent & que les amants croient ne pas survivre à leur perte, le St. Pouange arrive avec l'amie de Versailles.

Son goût passager n'ayant été satisfait qu'une fois était devenu de l'amour. Le refus de ses bienfaits l'avait piqué. Le père de la Chaise n'aurait jamais pensé à venir dans cette maison ; mais St. Pouange ayant tous les jours devant les yeux l'image de la belle St. Yves, brulant d'affouir une passion qui par une seule jouissance avait enfoncé dans son cœur l'aiguillon des désirs, ne balança pas à venir lui-même chercher celle qu'il n'aurait pas peut-être voulu revoir trois fois si elle était venue d'elle-même.

Il descend de carosse ; le premier objet qui se présente à lui est une bière ; il dé-

tourne les yeux avec ce simple dégout d'un homme nourri dans les plaisirs, qui pense qu'on doit lui épargner tout spectacle qui pourrait le ramener à la contemplation de la misère humaine. Il veut monter. La femme de Versailles demande par curiosité qui on va enterrer ; en prononce le nom de Mlle. de St. Yves. A ce nom elle pâlit & poussa un cri affreux ; St. Pouange se retourne ; la surprise & la douleur remplissent son ame. Le bon Gordon était là les yeux remplis de larmes. Il interrompt ses tristes prières pour apprendre à l'homme de cour toute cette horrible catastrophe. Il lui parle avec cet empire que donnent la douleur & la vertu. St. Pouange n'était point né méchant ; le torrent des affaires & des amusements avait emporté son ame qui ne se connaissait pas encor. Il ne touchait point à la vieillesse qui endurcit d'ordinaire le cœur des ministres, il écoutait Gordon les yeux baissés, & il en essuiait quelques pleurs qu'il était étonné de répandre ; il connut le repentir.

Je veux voir absolument, dit-il, cet homme extraordinaire dont vous m'avez parlé ; il m'attendrit presque autant que cette innocente victime dont j'ai causé la mort.

mort. Gordon le suit jusqu'à la chambre où le Prieur, la Kerkabon, l'Abbé de St. Yves & quelques voisins rapellaient à la vie le jeune homme retombé en défaillance.

J'ai fait votre malheur, lui dit le sous-ministre, j'employerai ma vie à le réparer. La première idée qui vint à l'Ingénu fut de la tuer & de se tuer lui-même après. Rien n'était plus à sa place ; mais il était sans armes & veillé de près. St. Pouange ne se rebuta point des refus accompagnés du reproche, du mépris & de l'horreur qu'il avait mérités, & qu'on lui prodigua. Le temps adoucit tout. Mons. de Louvois vint enfin à bout de faire un excellent Officier de l'Ingénu, qui a paru sous un autre nom à Paris & dans les armées, avec l'approbation de tous les honnêtes gens, & qui a été à la fois un guerrier & un philosophe intrépide.

Il ne parlait jamais de cette avanture sans gémir ; & cependant sa consolation était d'en parler. Il chérira la mémoire de la tendre St. Yves jusqu'au dernier moment de sa vie. L'Abbé de St. Yves & le Prieur eurent chacun un bon bénéfice ; la bonne Kerkabon aimera mieux voir son neveu dans les honneurs militaires que dans

dans le sous-diaconat. La dévote de Versailles garda les boucles de diamants, & reçut encor un beau présent. Le père *Tout à tous* eut des boîtes de chocolat, de caffé, de sucre candi, de citrons confits, avec les méditations du révérend père Croiset & la fleur des Saints reliez en maroquin. Le bon Gordon vécut avec l'Ingénue jusqu'à sa mort dans la plus intime amitié ; il eut un bénéfice aussi, & oublia pour jamais la grace efficace, & le concours concomitant. Il prit pour sa dévise *malheur est bon à quelque chose*. Combien d'honnêtes gens dans le monde ont pu dire, *malheur n'est bon à rien*.



F I N.

